





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/1766lespensesd02rous

LES
PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU.
TOME SECOND.

LES
PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CYTOYEN DE GENEVE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Et se trouve
A PARIS,
Chez PRAULT, Petit-Fils, Libraire,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXVI.

PQ
2033
P7
1766
t.2
604406
22.3.55



LES PENSÉES DE J. J. ROUSSEAU.

COMÉDIE.

La Comédie doit repréſenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle eſt faite, afin qu'il s'y corrige de ſes vices & de ſes défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de ſon viſage. Terence & Plaute ſe trompérent dans leur objet; mais avant eux Ariſtophane & Ménandre avoient expoſé aux

Athéniens les mœurs Athéniennes ; & depuis, le ſeul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du ſiècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé, mais il n'eſt plus revenu de peintre. Maintenant on copie au Théâtre les converſations d'une centaine de maiſons de Paris : hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François.

Moliere oſa peindre des bourgeois & des artiſans auſſi-bien que des Marquis ; Socrate faiſoit parler des cochers, menuiſiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui, qui ſont des gens d'un autre air, ſe croiroient deshonorés s'ils ſçavoient ce qui ſe paſſe au comptoir d'un Marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illuſtres, & ils cherchent dans le rang de leurs perſonnages, l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie.

Heureusement la Tragédie, telle qu'elle existe, est si loin de nous; elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, que l'exemple de leurs vices n'est gueres plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux, tout tire à conséquence pour les spectateurs; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la Comédie est agreable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs.

On convient, & on le sentira chaque jour davantage, que Moliere est le

plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous ſoient connus; mais qui peut diſconvenir auſſi que le Théâtre de ce même Moliere, des talens duquel je ſuis plus l'admirateur que perſonne, ne ſoit une école de vices & de mauvaiſes mœurs, plus dangereuſes que les livres mêmes où l'on fait profeſſion de les enſeigner? Son plus grand ſoin eſt de tourner la bonté & la ſimplicité en ridicule, & de mettre la ruſe & le menſonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne ſont que des gens qui parlent; ſes vicieux ſont des gens qui agiſſent, & que les plus brillans ſuccès favoriſent le plus ſouvent; enfin l'honneur des applaudiſſemens, rarement pour le plus eſtimable, eſt preſque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur; par tout vous trouverez que les vices

de caractère en font l'inftrument, & les défauts naturels le fujet; que la malice de l'un punit la fimplicité de l'autre, & que les fots font les victimes des méchans; ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre fur le Théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, fous le nom de fotife, la candeur des honnêtes gens:

Dat veniam corvis, vexat cenfura columbas.

voilà l'efprit général de Moliere & de fes imitateurs. Ce font des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, fans jamais faire aimer la vertu; de ces gens, difoit un Ancien, qui fçavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier fes plaifanteries, cet homme trouble tout

l'ordre de la société, avec quel ſcandale il renverſe tous les rapports les plus ſacrés ſur leſquels elle eſt fondée ; comment il tourne en dériſion les reſpectables droits des peres ſur leurs enfans, des maris ſur leurs femmes, des maîtres ſur leurs ſerviteurs ! Il fait rire, il eſt vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les ſages mêmes de ſe prêter à des railleries qui devroient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices ; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favoriſe. Quel eſt le plus blâmable d'un Bourgeois ſans eſprit & vain, qui fait ſottement le Gentilhomme, ou d'un Gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'eſt-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt ? & le Public n'applaudit il pas

à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un paysan assez fou pour épouser une Demoiselle, ou d'une femme qui cherche à deshonorer son époux ? Que penser d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impudence de celle-ci, & rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultans reproches, &, quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente, en est-elle moins punissable ; & la piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins une école de mauvaises mœurs.

La Comédie du *Misantrope* nous dé-

couvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé ſon Théâtre, & nous peut mieux faire juger de ſes vrais effets. Ayant à plaire au Public, il a conſulté le goût le plus général de ceux qui le compoſent : ſur ce goût il s'eſt formé un modèle, & ſur ce modèle un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ſes caractères comiques, & dont il a diſtribué les divers traits dans ſes Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde; par conſéquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules; & il a trouvé dans le vice même un inſtrument très-propre à y réuſſir. Ainſi voulant expoſer à la riſée publique tous les défauts oppoſés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de ſociété, après avoir joué tant d'autres ridicules, il lui reſtoit à jouer celui

que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'eſt ce qu'il a fait dans le *Miſantrope.*

Vous ne ſçauriez nier deux choſes : l'une, qu'*Alceſte* dans cette piece eſt un homme droit, ſincere, eſtimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'Auteur lui donne un perſonnage ridicule. C'en eſt aſſez, ce me ſemble, pour rendre Moliere inexcuſable. On pourroit dire qu'il a joué dans *Alceſte*, non la vertu, mais un véritable défaut, qui eſt la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'eſt pas vrai qu'il ait donné cette haine à ſon perſonnage. Il ne faut pas que ce nom de *Miſantrope* en impoſe, comme ſi celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne feroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature, & le plus grand de tous les vices, puiſque toutes les vertus ſociales ſe rapportant à la

bienfaiſance, rien ne leur eſt ſi directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Miſantrope eſt un monſtre. S'il pouvoit exiſter, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vû à la Comédie Italienne une Piece intitulée : *La Vie eſt un Songe*. Si vous vous rappellez le héros de cette Piece, voilà le vrai Miſantrope.

Qu'eſt-ce donc que le Miſantrope de Moliere ? Un homme de bien, qui déteſte les mœurs de ſon ſiècle & la méchanceté de ſes contemporains ; qui préciſément parce qu'il aime ſes ſemblables, hait en eux les maux qu'ils ſe font réciproquement, & les vices dont ces maux ſont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, ſeroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit ſoutenir qu'un pere aime mieux les enfans d'autrui que les ſiens, parce

qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces ſentimens du Miſantrope ſont parfaitement développés dans ſon rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain; mais en quelle occaſion le dit-il? Quand, outré d'avoir vû ſon ami trahir lâchement ſon ſentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanter lui même au plus fort de ſa colere. Il eſt naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang-froid. D'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haine univerſelle en juſtifie pleinement la cauſe.

Les uns, parce qu'ils ſont méchans;
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des

uns, & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flateurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne ſoit Miſantrope en ce ſens; ou plutôt, les vrais Miſantropes, ſont ceux qui ne penſent pas ainſi.

Une preuve bien ſûre qu'*Alceſte* n'eſt point Miſantrope à la lettre, c'eſt qu'avec ſes bruſqueries & ſes incartades, il ne laiſſe pas d'intéreſſer & de plaire. Les ſpectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui reſſembler; parce que tant de droiture eſt fort incommode : mais aucun d'eux ne feroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui reſſemblât; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pieces de Moliere, le perſonnage ridicule eſt toujours haïſſable ou mépriſable; dans celle-là, quoiqu'Alceſte ait des défauts réels dont on n'a pas tort

de rire, on ſent pourtant au fond du cœur un reſpect pour lui dont on ne peut ſe défendre. En cette occaſion, la force de la vertu l'emporte ſur l'art de l'Auteur, & fait honneur à ſon caractère. Quoique Moliere fît des Pieces repréhenſibles, il étoit perſonnellement honnête homme; & jamais le pinceau d'un honnête homme ne ſçut couvrir de couleurs odieuſes les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceſte un ſi grand nombre de ſes propres maximes, que pluſieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre, à la premiere repréſentation, de n'avoir pas été ſur le Sonnet de l'avis du Miſantrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractère ſi vertueux eſt repréſenté comme ridicule; il l'eſt,

en effet, à certains égards; & ce qui démontre que l'intention du Poëte eſt bien de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le Sage de la Piece; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celles des fripons; de ces gens ſi moderés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne; qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain, ſans ſe plaindre; attendu que Dieu les a doués d'une douceur

très-méritoire à ſupporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui ci eſt très-propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'eſt pas d'avoir fait du Miſantrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du Miſantrope n'eſt pas à la diſpoſition du Poëte ; il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée, ſert encore

à les écarter du cœur qu'elle agite.

Ce n'eſt pas que l'homme ne ſoit toujours homme; que la paſſion ne le rende ſouvent foible, injuſte, déraiſonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un ſecret plaiſir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne ſouvent une grande colere, & qu'en l'irritant à deſſein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire paſſer pour méchant lui-même: mais il n'en eſt pas moins vrai que tous les moyens ne ſont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être aſſortis à ſon caractère pour le mettre en jeu: ſans quoi, c'eſt ſubſtituer un autre homme au Miſantrope, & nous le peindre avec des traits qui ne ſont pas les ſiens.

Voilà donc de quel côté le caractère du Miſantrope doit porter ſes défauts, & voilà auſſi de quoi Moliere fait un

usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées : mais ce caractère âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même-tems de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les desordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau : mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévû le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie, &

non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le deshonorent, que de foibles amis l'abanbandonnent : il doit le souffrir sans en murmurer; il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le Misantrope : pense-t-on que ce soit par erreur? Non, sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractère.

Après l'avanture du Sonnet, comment Alceste ne s'attend-il pas aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la premiere fois de sa vie qu'il eût été sincére, ou la premiere fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès,

loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

> Ce ſont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
> Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peſter.

Un Miſantrope n'a que faire d'acheter ſi cher le droit de peſter, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'eſtime pas aſſez l'argent pour croire avoir acquis ſur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le Parterre.

Dans la ſcêne avec *Dubois*, plus Alceſte a de ſujet de s'impatienter, plus il doit reſter phlegmatique & froid ; parce que l'étourderie du valet n'eſt pas un vice. Le Miſantrope & l'homme emporté ſont deux caractères très-différens ; c'étoit là l'occaſion de les diſtinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au riſque de faire rire auſſi le Lecteur à mes dépens, j'oſe accuſer cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de ſituation. C'étoit de faire un tel changement à ſon plan, que Philinte entrât comme acteur néceſſaire dans le nœud de ſa Piece, en ſorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceſte dans une apparente oppoſition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le Miſantrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille ſur les méchancetés perſonnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philoſophe Philinte devoit voir tous les déſordres de la ſociété avec un phlegme ſtoïque, & ſe mettre en fureur au moindre mal qui s'adreſſoit directement à lui. Il me ſemble qu'en traitant

les caractères en queſtion ſur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui d'Alceſte eût fait incomparablement plus d'effet : mais le Parterre alors n'auroit pû rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Miſantrope.

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle eſt cette pointe de la ſcène du Sonnet :

La peſte de ta chûte, empoiſonneur au Diable !
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez !

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Miſantrope, qu'il vient d'en critiquer de plus ſupportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il eſt bien étrange que celui qui l'a fait, propoſe un inſtant après la chanſon du Roi Henri pour un

modèle de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes; & Alceſte qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme à ſon tour d'eſprit.

Morbleu! vil complaiſant! vous louez des
ſottiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſantrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre; & voilà comment on avilit la vertu.

Une choſe aſſez remarquable dans cette comédie, eſt que les charges étrangeres que l'auteur a données au rôle du Miſantrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractère; ainſi, tandis que, dans toutes ſes autres Pieces, les caractères ſont chargés pour

faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule, les traits ſont émouſſés pour la rendre plus théâtrale. La même ſcène dont je viens de parler en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point là le Miſantrope : c'eſt un honnête homme du monde, qui ſe fait peine de tromper celui qui le conſulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît bruſquement : votre Sonnet ne vaut rien, jettez-le au feu, mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miſantrope & de ſes *je ne dis pas cela* répétés, qui pourtant ne ſont au fond que des menſonges. Si Philinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet endroit *eh ! que dis-tu donc, Traître ?* Qu'avoit-il à répliquer ? En vérite! ce n'eſt pas la peine de reſter Miſantrope pour ne l'être qu'à demi. Car ſi l'on ſe permet le premier ménagement & la premiere

altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour? L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! il ne faut pas être Misantrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Dans tout ce qui rendoit le Misantrope si ridicule, il ne faisoit donc que le devoir d'un homme de bien; & son caractère étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force,

c'est

c'eſt ſeulement quand cette force rend la Scène plus théâtrale & produit un comique de contraſte ou de ſituation plus ſenſible. Telle eſt, par exemple, l'humeur taciturne & ſilencieuſe d'Alceſte, & enſuite la cenſure intrépide & vivement apoſtrophée de la converſation chez la coquette.

Allons, ferme, pouſſez, mes bons amis de
Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la diſtinction du médiſant & du Miſantrope. Celui-ci dans ſon fiel âcre & mordant abjure la calomnie & déteſte la ſatyre. Ce ſont les vices publics, ce ſont les méchans en général qu'il attaque. La baſſe & ſecrette médiſance eſt indigne de lui, il la mépriſe & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Auſſi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette ſcène;

parce qu'il eſt là ce qu'il doit être, & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougiſſent pas d'avoir ri.

Mais en général, on ne peut nier que, ſi le Miſantrope étoit plus Miſantrope, il ne fût beaucoup moins plaiſant; parce que ſa franchiſe & ſa fermeté, n'admettant jamais de détours ne le laiſſeroient jamais dans l'embarras. Ce n'eſt donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois ſon caractère; c'eſt au contraire pour le rendre plus ridicule.

Une autre raiſon l'y oblige encore; c'eſt que le Miſantrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conſéquent tempérer ſa droiture & ſes manieres par quelques-uns de ces égards de menſonge & de fauſſeté, qui compoſent la politeſſe, & que le monde exige de quiconque y veut être ſupporté. S'il s'y mon-

troit autrement, ſes diſcours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur eſt bien de le rendre ridicule, mais non pas fou; & c'eſt ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait ſage.

On a peine à quitter cette admirable Piece quand on a commencé de s'en occuper; & plus on y ſonge, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puiſqu'elle eſt, ſans contredit, de toutes les comédies de Moliere celle qui contient la meilleure & la plus ſaine Morale, ſur celle-là jugeons des autres; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des eſprits corrompus, ou ſa Morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche eſt plus dangereux que le mal même: en ce qu'il ſéduit par une apparence de raiſon: en ce qu'il fait préferer l'uſage & les maximes du monde à l'exacte probité: en ce qu'il fait conſiſter la ſageſſe dans un

certain milieu entre le vice & la vertu: en ce qu'au grand ſoulagement des ſpectateurs, il leur perſuade que, pour être honnête homme, il ſuffit de n'être pas un franc ſcélérat.

COMEDIENS,

COMÉDIENNES.

QU'EST-CE que le talent du Comédien? L'art de ſe contrefaire, de revêtir un autre caractère que le ſien, de paroître différent de ce qu'on eſt, de ſe paſſionner de ſang-froid, de dire autre choſe que ce qu'on penſe, auſſi naturellement que ſi on le penſoit réellement, & d'oublier enfin ſa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'eſt-ce que la profeſſion du Comédien? Un métier par lequel il ſe donne en repré-

ſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achette le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vente. J'adjure tout homme ſincere de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame, qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas. Vous autres Philoſophes, qui vous prétendez ſi fort au-deſſus des préjugés, ne mourriez-vous pas de honte, ſi, lâchement traveſtis en Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle différent du vôtre, & expoſer vos Majeſtés aux huées de la populace? Quel eſt donc, au fond, l'eſprit que le Comédien reçoit de ſon état? Un mélange de baſſeſſe, de fauſſeté, de ridicule orgueil, & d'indigne aviliſſement, qui le rend propre à toutes ſortes de perſonnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je sçais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer ; qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est, il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusai-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver, pour tout métier, le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal-faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie, & aux accens de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux, si subtils de la langue & de la main sur la Scène, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils ja-

mais de diſtractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourſe d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de *Léandre* ou d'*Argan?* Par-tout la tentation de mal-faire augmente avec la facilité; & il faut que les Comédiens ſoient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne ſont pas plus corrompus.

Un Comédien ſur la Scène, étalant d'autres ſentimens que les ſiens, ne diſant que ce qu'on lui fait dire, repréſentant ſouvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainſi dire, s'annulle avec ſon héros; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reſte quelque choſe, c'eſt pour être le jouet des ſpectateurs. Que dirai-je de ceux qui ſemblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & ſe dégradent juſqu'à repréſenter des perſonnages auxquels ils ſeroient bien fâchés de reſſembler? C'eſt un grand mal, ſans doute, de voir tant de ſcélérats dans le

monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices, qui force & entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah! pourquoi? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander; mais dans ce siècle où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de Philosophie, les hommes, abrutis par leur vain sçavoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la Nature.

Comment un état, tel que celui de Comédienne, dont l'unique objet eſt de ſe montrer au Public, & qui pis eſt de ſe montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compâtir en elles avec la modeſtie & les bonnes mœurs? A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation, ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des déſirs qu'elle prend tant de ſoin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & ſage, expoſée au moindre danger, a bien de la peine encore à ſe conſerver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes perſonnes audacieuſes, ſans autre éducation qu'un ſyſtême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeſte,

ſans ceſſe entourées d'une jeuneſſe ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaiſir, réſiſteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux diſcours qu'on leur tient, aux occaſions toujours renaiſſantes, & à l'or auquel elles ſont d'avance à demi vendues! Il faudroit nous croire une ſimplicité d'enfant pour vouloir nous en impoſer à ce point.

Un Comédien qui a de la modeſtie, des mœurs, de l'honnêteté, eſt doublement eſtimable, puiſqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui, ſur les paſſions de l'homme & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on lui peut imputer eſt de l'avoir embraſſée; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe décide du ſort de la vie; & quand on ſe ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait! Les grands Acteurs portent avec eux

leur excuſe ; ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

MUSIQUE.

TOUTE Muſique ne peut être compoſée que de ces trois choſes ; mélodie ou chant, harmonie ou accompagnement, mouvement ou meſure.

L'harmonie n'eſt qu'un acceſſoire éloigné dans la Muſique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle aſſure, il eſt vrai, les intonations ; elle porte témoignage de leur juſteſſe, & rendant les modulations plus ſenſibles, elle ajoute de l'énergie à l'expreſſion & de la grace au chant ; mais c'eſt de la ſeule mélodie que ſort cette puiſſance invincible des accens paſſionnés ; c'eſt d'elle que dérive tout le pouvoir de la Muſi-

que ſur l'ame ; formez les plus ſçavantes ſucceſſions d'accords ſans mélange de mélodie, vous ſerez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants ſans aucune harmonie ſont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du ſentiment anime les chants les plus ſimples, ils ſeront intéreſſans. Au contraire, une mélodie qui ne parle point, chante toujours mal, & la ſeule harmonie n'a jamais rien ſçu dire au cœur.

L'harmonie ayant ſon principe dans la nature, eſt la même pour toutes les nations, ou ſi elle a quelques différences, elles ſont introduites par celles de la mélodie ; ainſi, c'eſt de la mélodie ſeulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Muſique nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue, le chant proprement dit, doit reſſentir ſa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes, de syllabes muettes, sourdes ou nazales, peu de voyelles sonores, beaucoup de consonnes & d'articulations. Que résulteroit-il de la Musique appliquée à une telle langue ? Premierement, le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes, & parce que la langue seroit sourde, la Musique seroit criarde. En second lieu, la dureté & la fréquence des consonnes forceroit d'exclure beaucoup de mots, à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires, & la Musique seroit insipide & monotone ; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison, & quand on

voudroit preſſer un peu le mouvement, ſa vîteſſe reſſembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule ſur le pavé.

La meſure, la troiſiéme partie eſſentielle à la Muſique, eſt à peu près à la mélodie ce que la ſintaxe eſt au diſcours : c'eſt elle qui fait l'enchaînement des mots, qui diſtingue les phraſes, & qui donne un ſens, une liaiſon au tout. Toute Muſique dont on ne ſent point la meſure, reſſemble, ſi la faute vient de celui qui l'exécute, a une écriture en chiffres, dont il faut néceſſairement trouver la clef pour en démêler le ſens; mais ſi en effet cette Muſique n'a pas de meſure ſenſible, ce n'eſt alors qu'une collection confuſe de mots pris au hazard & écrits ſans ſuite, auxquels le lecteur ne trouve aucun ſens, parce que l'auteur n'y en a point mis. La meſure dépend auſſi de la langue, & ſin-

gulierement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Profodie* ; ceci eſt évident, car il eſt néceſſaire que la meſure ſuive les combinaiſons des bréves & des longues qui ſe trouvent toujours dans une langue. Or, ſuppoſons une nation dont la langue n'eût qu'une mauvaiſe proſodie ; c'eſt-à-dire, une proſodie peu marquée ſans exactitude & ſans préciſion, que les longues & les bréves n'euſſent pas entr'elles en durées & en nombres des rapports ſimples & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier ; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des bréves plus ou moins bréves, des ſyllabes ni bréves ni longues, & que les différences des unes & des autres fuſſent indéterminées & preſque incommenſurables : il eſt clair que la Muſique nationale étant contrainte de recevoir dans ſa meſure les irrégularités de la

profodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale, & très-peu fenfible; que le récitatif fe fentiroit, fur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne fçauroit prefque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des fyllabes; qu'on feroit contraint d'y changer la mefure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé; que même dans les airs mefurés tous les mouvemens feroient peu naturels & fans précifion.

L'homme a trois fortes de voix, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieufe, & la voix pathétique ou accentuée, qui fert de langage aux paffions & qui anime le chant & la parole. Une Mufique parfaite eft celle qui réunit le mieux ces trois voix.

ASSEM-

ASSEMBLÉES DE DANSE.

JE n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la Danse & des Assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fut pas également une inspiration de la nature, & que ce fut un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes tout divertissement public, devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion combat la nature, la

nôtre ſeule qui la ſuit & la rectifie annonce une inſtitution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter ſur le mariage, aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Evangile ne preſcrit pas, & qui ſont contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence & de circonſpection que dans une aſſemblée, où les yeux du public inceſſamment tournés ſur elles les forcent à s'obſerver avec le plus grand ſoin? Eh! quoi, Dieu eſt-il offenſé par un exercice agréable & ſalutaire, convenable à la vivacité de la jeuneſſe, qui conſiſte à ſe préſenter l'un à l'autre avec grace & bienſéance, & auquel le ſpectateur impoſe une gravité dont perſonne n'oſeroit ſortir? Peut-on imaginer un

moyen plus honnête de ne tromper personne au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où régne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sçait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui? On élude une tyrannie in-

ſupportable que la nature & la raiſon déſavouent. Aux plaiſirs permis dont on prive une jeuneſſe enjouée & folâtre, elle en ſubſtitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des aſſemblées publiques. A force de ſe cacher comme ſi l'on étoit coupable, on eſt tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice eſt ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le myſtère n'habiterent longtems enſemble.



DESSEIN.

POUR rendre heureuſement un Deſſein, l'Artiſte ne doit pas le voir tel qu'il ſera ſur ſon papier, mais tel qu'il eſt dans la nature. Le crayon ne diſtingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les diſtinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, ſi le Graveur n'imagine auſſi les couleurs. De même dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précéde & ce qui ſuit, & donner au tems de l'action une certaine latitude; ſans quoi l'on ne ſaiſira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiſte conſiſte à faire imaginer au ſpectateur beaucoup de choſes qui ne ſont pas ſur la planche; & cela dépend d'un heureux choix de

circonſtances dont celles qu'il rend font ſuppoſer celles qu'il ne rend pas.

CONVERSATION, POLITESSE, ART DE TENIR MAISON.

Le grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il ſçait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſçavent peu, parlent beaucoup, & les gens qui ſçavent beaucoup parlent peu: il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſçait, & le diſe à tout le monde.

Mais un homme inſtruit, n'ouvre pas aiſément ſon répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire aprés lui, il ſe tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'eſt par lui ſeul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit, qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte ; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées qu'il anime & varie la phiſionnomie ; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet.

Le ton de la bonne converſation eſt coulant & naturel ; il n'eſt ni peſant, ni frivole ; il eſt ſçavant ſans pédanterie, gai ſans tumulte, poli ſans affectation, galant ſans fadeur, badin ſans équivo-

que. Ce ne ſont ni des diſſertations, ni des épigrammes ; on y raiſonne ſans argumenter ; on y plaiſante ſans jeux de mots ; on y aſſocie avec art l'eſprit & la raiſon, les maximes & les ſaillies, l'ingénieuſe raillerie & la morale auſtere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque choſe à dire ; on n'approfondit point les queſtions de peur d'ennuyer : on les propoſe comme en paſſant, on les traite avec rapidité, la préciſion mene à l'élégance ; chacun dit ſon avis, & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrement le ſien ; on diſpute pour s'éclairer, on s'arrête avant la diſpute, chacun s'inſtruit, chacun s'amuſe, tous s'en vont contens : & le ſage même peut rapporter de ces entretiens des ſujets dignes d'être médités en ſilence.

La véritable politeſſe conſiſte à marquer

quer de la bienveillance aux hommes. L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement ſimple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fauſſes démonſtrations de la politeſſe, & des dehors trompeurs que l'uſage du monde exige. Il eſt bien à craindre que celui qui, dès la premiere vûe, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, ſi vous avez quelque ſervice important à lui demander. Quand on voit des hommes diſſipés prendre un intérêt ſi tendre à tant de gens, on préſume volontiers qu'ils n'en prennent à perſonne.

En général, la politeſſe des hommes eſt plus officieuſe, celle des femmes plus careſſante. J'entre dans des Maiſons ouvertes, dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même

éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même déſir de recevoir leur monde, & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle, & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en ſort perſonne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéreſſer tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fut agréable, & ſans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'eſt pas plus oublié que le premier. On eſt ſervi, l'on ſe met à table; l'homme, inſtruit des gens qui ſe convien-

nent, les placera ſelon ce qu'il ſçait; la femme ſans rien ſçavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lû dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun ſe trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au ſervice perſonne n'eſt oubliée. Le maître de la Maiſon en faiſant la ronde aura pû n'oublier perſonne : mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaiſir & en offre; en parlant à ſon voiſin elle a l'œil au bout de la table; elle diſcerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'oſe ſe ſervir ou demander, parce qu'il eſt mal-à-droit ou timide. En ſortant de table, chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne. Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme

rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche elle a vû ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sçait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, & presque toujours conforme à la vérité.



JEU.

LE Jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un deſœuvré.

L'intérêt du Jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal fait.

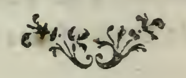
Les profits qu'un homme riche peut faire au Jeu, lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes ; & comme la forme des Jeux modérés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement, où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi.

Celui qui nourrit ſa vanité des préférences de la fortune, les peut cher-

cher dans des objets beaucoup plus piquans ; & ces préférences ne se marquent pas moins dans le plus petit Jeu que dans le plus grand.

Le goût du Jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un esprit & dans un cœur vuides.

On voit rarement les penseurs se plaire beaucoup au Jeu, qui suspend cette habitude ou la tourne sur d'arides combinaisons ; aussi l'un des biens, & peut-être le seul qu'ait produit le goût des sciences, est d'amortir un peu cette passion sordide : on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du Jeu que de s'y livrer.



MAISTRES, DOMESTIQUES.

TOUTE maiſon bien ordonnée eſt l'image de l'ame du Maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par tout où vous verrez régner la régle ſans triſteſſe, la paix ſans eſclavage, l'abondance ſans profuſion, dites avec confiance; c'eſt un être heureux qui commande ici.

Un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, a pour prix des ſoins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouiſſance des plus doux ſentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il eſt maître de ſa propre félicité, parce qu'il eſt heureux comme Dieu même, ſans rien déſirer de plus que ce dont il jouit : comme cet être immenſe il ne ſonge pas à amplifier ſes poſſeſſions,

mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son Domestique lui étoit étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits.

C'est une grande erreur dans l'économie domestique, ainsi que dans la vie civile de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais

ſervir à l'établir ; on ne fait par cette mauvaiſe police que réunir enfin tous le inconvéniens. Les vices tolérés dans une maiſon n'y regnent pas ſeuls ; laiſſez-en germer un, mille viendront à ſa ſuite.

Dans une maiſon où le Maître eſt ſincerement chéri & reſpecté, tous ſes Domeſtiques ſe regardant comme leſés par des pertes qui le laiſſeroient moins en état de récompenſer un bon Serviteur, ſont également incapables de ſouffrir en ſilence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'eſt une police bien ſublime que celle qui ſçait transformer ainſi le vil métier d'accuſateur en une fonction de zéle, d'intégrité, de courage, auſſi noble ou du moins auſſi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de ſon prochain ne ſe rapporte qu'à celles qui ne font de tort à perſonne ; une in-

juſtice qu'on voit, qu'on tait & qui bleſſe un tiers, on la commet ſoi-même; & comme ce n'eſt que le ſentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui, nul n'aime à tolérer les fripons, s'il n'eſt fripon lui-même. Ces principes, vrais en général d'homme à homme, ſont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du Serviteur au Maître.

Que penſer de ces Maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt, qui ne veulent qu'être bien ſervis, ſans s'embarraſſer au ſurplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien ſervis ne ſçauroient l'être long-tems. Les liaiſons trop intimes entre les deux ſexes ne produiſent jamais que du mal. C'eſt des conciliabules qui ſe tiennent chez les Femmes-de-chambre que ſortent la plûpart des déſordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux

ni des femmes entre elles n'eſt pas aſſez ſûr pour tirer à conſéquence. Mais c'eſt toujours entre hommes & femmes que s'établiſſent ces ſecrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'inſolence des Domeſtiques annonce plutôt un Maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoiſſance de ſes vices, & tous ceux qu'ils découvrent en lui ſont à leurs yeux autant de diſpenſes d'obéir à un homme qu'ils ne ſçauroient plus reſpecter.

Les Valets imitent les Maîtres, & les imitant groſſiérement ils rendent ſenſibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarraſſe pas d'être mépriſé & haï de ſes gens s'en croit pourtant bien ſervi, c'eſt qu'il ſe

contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, ſans tenir compte de mille maux ſecrets qu'on lui fait inceſſamment, & dont il n'apperçoit jamais la ſource. Mais où eſt l'homme aſſez dépourvu d'honneur pour pouvoir ſupporter les dédains de tout ce qui l'environne ? Où eſt la femme aſſez perdue pour n'être plus ſenſible aux outrages ? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames ſe croyent fort honorées, qui fondroient en larmes ſi elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureuſement pour leur repos elles ſe raſſurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & ſe flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Auſſi dans leur mutine obéiſſance ne leur cachent-ils guères à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets ſentent mutuellement que ce n'eſt

pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

En toute chose l'exemple des Maîtres est plus fort que l'autorité, & il n'est pas naturel que leurs Domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maisons, on voit clairement qu'il est impossible à un Maître qui a vingt Domestiques de venir jamais à bout de sçavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul pourroit dégoûter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime est perdu pour ces malheureux : ils achetent bien cher tout leur or.



CAMPAGNE.

LE travail de la Campagne eſt agréable à conſidérer, & n'a rien d'aſſez pénible en lui-même pour émouvoir à compaſſion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéreſſant; & puis, c'eſt la premiere vocation de l'homme, il rappelle à l'eſprit une idée agréable, & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reſte point froide à l'aſpect du labourage & des moiſſons. La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent, & des troupeaux épars dans l'éloignement: inſenſiblement on ſe ſent attendrir ſans ſçavoir pourquoi. Ainſi quelquefois encore la voix de la nature amolit nos cœurs farouches, & quoi-

qu'on l'entende avec un regret inutile, elle eſt ſi douce qu'on ne l'entend jamais ſans plaiſir.

Les gens de ville ne ſçavent pas aimer la Campagne ; ils ne ſçavent pas même y être : à peine quand ils y ſont ſçavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaiſirs, ils les ignorent ; ils ſont chez eux comme en pays étranger, faut-il s'étonner s'ils s'y déplaiſent ? Il faut être villageois, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n y vont point : ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-eſprits, les Auteurs, les Paraſites, ſont le cortége qui les ſuit. Le jeu, la muſique, la comédie, y ſont leur ſeule occupation ; s'ils y ajoutent quelquefois la chaſſe, ils la ſont ſi commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaiſir. Leur ta-

ble eſt couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures ; on leur y ſert les mêmes mets avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choſes ; autant valoit y reſter : car quelque riche qu'on puiſſe être, & quelque ſoin qu'on ait pris, on ſent toujours quelque privation ; & l'on ne ſçauroit apporter avec ſoi Paris tout entier. Ainſi cette variété qui leur eſt ſi chere, ils la fuient ; ils ne connoiſſent jamais qu'une maniere de vivre, & s'en ennuient toujours.

La ſimplicité de la vie paſtorale & champêtre a toujours quelque choſe qui touche. On ne peut ſe dérober à la douce illuſion des objets qui ſe préſentent ; on oublie ſon ſiècle & ſes contemporains ; on ſe tranſporte au tems des Patriarches. O tems de l'amour & de l'innocence ! où les hommes étoient ſimples & vivoient contens. O Rachel, fille charmante & ſi conſtamment aimée ;

mée! heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce élève de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la Beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est-là que les graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gayeté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi.

C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légereté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sçais quel caractère grand & sublime, propor-

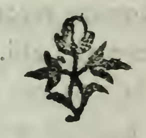
tionné aux objets qui nous frappent, je ne ſçais qu'elle volupté tranquille qui n'a rien d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au-deſſus du ſejour des hommes on y laiſſe tous les ſentimens bas & terreſtres, qu'à meſure qu'on approche des régions étherées, l'ame contracte quelque choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content d'être & de penſer : tous les déſirs trop vifs s'émouſſent ; ils perdent cette pointe aigue qui les rend douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une émotion légere & douce; & c'eſt ainſi qu'un heureux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les paſſions qui font ailleurs ſon tourment. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil ſéjour prolongé, & je ſuis ſurpris que des bains de l'air ſalutaire & bienfaiſant

des montagnes ne ſoient pas un des grands remédes de la Médecine & de la Morale.

Tableau du lever du Soleil.

Tranſportons-nous ſur un lieu élevé avant que le Soleil ſe leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'Aſtre long-tems avant qu'il ſe montre : à chaque inſtant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit auſſi-tôt tout l'eſpace : le voile des ténèbres s'efface & tombe : l'homme reconnoît ſon ſéjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de

roſée, qui réfléchit à l'œil la lumiere & les couleurs. Les oiſeaux en chœur ſe réuniſſent & ſaluent de concert le pere de la vie; en ce moment pas un ſeul ne ſe tait. Leur gazouillement foible encore, eſt plus lent & plus doux que dans le reſte de la journée, il ſe ſent de la langueur d'un paiſible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux ſens une impreſſion de fraîcheur qui ſemble pénétrer juſqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne réſiſte : un ſpectacle ſi grand, ſi beau, ſi délicieux n'en laiſſe aucun de ſang-froid.



HISTOIRE.

POUR connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler; ils montrent leurs discours & cachent leurs actions; mais dans l'Histoire elles sont dévoilées; c'est par elle qu'on lit dans leurs cœurs, sans les leçons de la Philosophie, & qu'on les juge sur les faits : leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils sont & ce qu'ils veulent paroître; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Cette étude a cependant ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'Histoire est qu'elle peint beau-

coup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons. Comme elle n'eſt intéreſſante que par les révolutions & les cataſtrophes, tant qu'un peuple croît & proſpere dans le calme d'un paiſible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus ſe ſuffire à lui-même, il prend part aux affaires de ſes voiſins, ou les laiſſe prendre part aux ſiennes; elle ne l'illuſtre que quand il eſt déja ſur ſon déclin : toutes nos hiſtoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui ſe détruiſent; ce qui nous manque eſt celle des peuples qui ſe multiplient; ils ſont aſſez heureux & aſſez ſages, pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux : & en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui ſe conduiſent le mieux, ſont ceux dont on parle le moins. Nous ne ſça-

vons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchans de célèbres ; les bons ſont oubliés ou tournés en ridicules ; & voilà comment l'Hiſtoire, ainſi que la Philoſophie, calomnie ſans ceſſe le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'hiſtoire ne ſoient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils ſont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'hiſtorien ; ils ſe moulent ſur ſes intérêts ; ils prennent la teinte de ſes préjugés. Qui eſt-ce qui ſçait mettre exactement le lecteur au lieu de la ſcène, pour voir un événement tel qu'il s'eſt paſſé ? L'ignorance ou la partialité déguiſent tout. Sans alterer même un trait hiſtorique, en étendant ou reſſerrant des circonſtances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vûe ; à peine

paroîtra-t-il le même ; & pourtant rien n'aura changé que l'œil du ſpectateur. Suffit-il, pour l'honneur de la vérité, de me dire un fait véritable, en me le faiſant voir tout autrement qu'il n'eſt arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins, un rocher à droite ou à gauche, un tourbillon de pouſſiere élevé par le vent ont décidé de l'événement d'un combat, ſans que perſonne s'en ſoit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Hiſtorien ne vous dira la cauſe de la défaite ou de la victoire avec autant d'aſſurance que s'il eût été partout ? Or que m'importera les faits en eux-mêmes quand la raiſon m'en reſte inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cauſe ? L'Hiſtorien m'en donne une, mais il la controuve ; & la critique elle-même, dont on fait tant de bruit, n'eſt qu'un art de conjecturer ; l'art

l'art de choiſir entre pluſieurs menſonges, celui qui reſſemble le mieux à la vérité. N'avez-vous jamais lû Cléopatre ou Caſſandre, ou d'autres Livres de cette eſpece? L'Auteur choiſit un événement connu, puis l'accommodant à ſes vues, l'ornant de détails de ſon invention, de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & de portraits imaginaires, entaſſe fictions ſur fictions, pour rendre ſa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & nos hiſtoires, ſi ce n'eſt que le Romancier ſe livre davantage à ſa propre imagination, & que l'Hiſtorien s'aſſervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, ſi l'on veut, que le premier ſe propoſe un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne ſe ſoucie gueres.

On me dira que la fidélité de l'Hiſtoire intéreſſe moins que la vérité des mœurs & des caractères; pourvû que

le cœur humain ſoit bien peint ; il importe peu que les événemens ſoient fidélement rapportés : car après tout, ajoute-t-on, que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raiſon, ſi les portraits ſont bien rendus d'après nature ; mais ſi la plûpart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'hiſtorien, n'eſt-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir, & rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître ?

Les pires Hiſtoriens pour un jeune homme, ſont ceux qui jugent. Les faits, & qu'il juge lui-même ; c'eſt ainſi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide ſans ceſſe, il ne fait que voir par l'œil d'un autre ; & quand cet œil lui manque, il ne voit plus rien.

Je laiſſe à part l'Hiſtoire moderne, non-ſeulement parce qu'elle n'a plus de

physionomie, & que nos hommes se ressemblent tous; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien; témoins *Davila*, *Guicciardin*, *Strada*, *Solis*, *Machiavel*, & quelquefois *de Thou*, lui-même. *Vertot* est presque le seul qui sçavoit peindre sans faire de portraits. Généralement les Anciens en font moins, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens; encore y a-t il entr'eux un grand choix à faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni *Polybe*, ni *Salluste*, ni *Tacite*. Celui-ci est le livre des vieillards; les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre : il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du

cœur de l'homme, avant que d'en vouloir ſonder les profondeurs; il faut ſçavoir bien lire dans les faits, avant que de lire dans les maximes.

Thucydide eſt, à mon gré, le vrai modèle des Hiſtoriens : il rapporte les faits, ſans les juger; mais il n'omet aucune des circonſtances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte ſous les yeux du lecteur; loin de s'interpoſer entre les événemens & les lecteurs, il ſe dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureuſement il parle toujours de guerre; & l'on ne voit preſque dans ſes récits, que la choſe du monde la moins inſtructive; ſçavoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de Céſar, ont à peu près la même ſageſſe & le même défaut.

Le bon Hérodote, ſans portraits, ſans maximes, mais coulant, naïf, plein

de détails les plus capables d'intéreſſer & de plaire, ſeroit peut-être le meilleur des Hiſtoriens, ſi ces mêmes détails ne dégéneroient ſouvent en ſimplicités puériles, plus propres à gâter le goût de la jeuneſſe qu'à le former. Il faut du diſcernement pour le lire. A l'égard de Tite-Live, il eſt politique, il eſt Rhéteur, il eſt tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Hiſtoire en général eſt défectueuſe, en ce qu'elle ne tient régiſtre que de faits ſenſibles & marqués, qu'on peut fixer par des noms, des lieux, des dates; mais les cauſes lentes & progreſſives de ces faits, leſquelles ne peuvent s'aſſigner de même, reſtent toujours inconnues. La guerre ne fait le plus ſouvent que manifeſter les événemens déja déterminés par des cauſes morales que les Hiſtoriens ſçavent rarement voir.

Ajoutez que l'hiſtoire montre bien

plus les actions que les hommes, parce qu'elle ne saisit ceux-ci que dans certains momens choisis, dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vû. Elle ne le suit point dans sa maison, dans sa famille, au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il représente : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober, l'historien le poursuit par-tout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche, aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur ; & c'est quand l'un croit mieux se cacher, que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux*, dit Montagne, *qui écrivent les vies, d'autant plus qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens, plus à ce qui se*

passe au-dedans, qu'à ce qui arrive au-dehors; ceux-là me sont plus propres: voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples, est fort différent du caractère de l'homme en particulier, & que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain, que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude; mais il n'est pas moins vrai, qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

C'est encore aux Anciens qu'il faut recourir pour cette étude de l'homme, par les raisons que j'ai déja dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques,

étant bannis du ſtyle moderne, les hommes ſont auſſi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées, que ſur la ſcène du Monde. La décence, non moins ſévere dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public, que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que repréſentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que ſur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétone.

Plutarque excelle par ces mêmes détails, dans leſquels nous n'oſons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choſes; & il eſt ſi heureux dans le choix de ſes traits, que ſouvent un mot, un ſourire, un geſte lui ſuffit pour caractériſer ſon héros. Avec un mot plaiſant Annibal raſſure ſon armée effrayée, &

la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agefilas à cheval fur un bâton, me fait aimer le vainqueur d'un grand Roi. Céfar traverfant un pauvre village & caufant avec fes amis, décele fans y penfer le fourbe qui difoit ne vouloir qu'être égal à Pompée. Alexandre avale une médecine & ne dit pas un feul mot; c'eft le plus beau moment de fa vie. Ariftide écrit fon propre nom fur une coquille, & juftifie ainfi fon furnom. Philopemen le manteau bas, coupe du bois dans la cuifine de fon hôte. Voilà le véritable art de peindre; la phyfionomie ne fe montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions: c'eft dans les bagatelles que le naturel fe découvre. Les chofes publiques font ou trop communes ou trop apprêtées; & c'eft prefque uniquement à celles-ci, que la dignité moderne permet à nos Auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du ſiècle dernier fut inconteſtablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre ſa vie intéreſſante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'eſt-on vû forcé d'en ſupprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramſay n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit ſçu.

Un jour d'été qu'il faiſoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veſte blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre de ſon anti-chambre. Un de ſes gens ſurvient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuiſine, avec lequel ce domeſtique étoit familier. Il s'approche doucement par derriere, & d'une main qui n'étoit pas légere, lui applique un grand coup ſur les feſſes.

L'homme frappé ſe retourne à l'inſtant. La valet voit en frémiſſant le viſage de ſon maître. Il ſe jette à genoux tout éperdu. *Monſeigneur, j'ai cru que c'étoit George ..... Et quand c'eût été George*, s'écrie Turenne en ſe frottant le derriere, *il ne falloit pas frapper ſi fort.* Hiſtoriens, voilà donc ce que vous n'oſez dire? Mais vous vous rendez mépriſables à force de dignité. Pour toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui ſens avec attendriſſement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis auſſi les petiteſſes de ce grand homme, dès qu'il étoit queſtion de ſa naiſſance & de ſon nom. Songe que c'eſt le même Turenne, qui affectoit de céder par-tout le pas à ſon neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une Maiſon ſouveraine. Rapproche ces contra-

ſtes, aime la Nature, mépriſe l'opinion, & connois l'homme.

Je vois à la maniere dont on fait lire l'Hiſtoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainſi dire, dans tous les perſonnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre; de les décourager lorſqu'ils rentrent dans eux-mêmes; de donner à chacun le regret de n'être que ſoi. Cette méthode a certains avantages dont je ne diſconviens pas; mais il faut faire réflexion que celui qui commence à ſe rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ceux qui diſent que l'hiſtoire la plus intéreſſante pour chacun eſt celle de ſon pays, ne diſent pas vrai. Il y a des pays dont l'hiſtoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne ſoit imbé-

cille, ou négociateur. L'hiſtoire la plus intéreſſante eſt celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute eſpece; en un mot, le plus d'inſtructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous, que parmi les Anciens; cela n'eſt pas vrai: ouvrez leur hiſtoire, & faites-les taire. Ils diront que ce ſont les bons Hiſtoriens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'eſt pas vrai. Donnez matiere à de bonnes hiſtoires, & les bons Hiſtoriens ſe trouveront. Enfin, ils diront que les hommes dans tous les tems ſe reſſemblent; qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices; qu'on n'admire les Anciens, que parce qu'ils ſont anciens: cela n'eſt pas vrai, non plus; car on faiſoit autrefois de grandes choſes avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les Anciens étoient contempo-

rains de leurs Hiſtoriens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Aſſurément ſi la poſtérité admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

Les anciens Hiſtoriens ſont remplis de vues dont on pourroit faire uſage, quand même les faits qui les préſentent ſeroient faux : mais nous ne ſçavons tirer aucun vrai parti de l'Hiſtoire ; la critique d'érudition abſorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvû qu'on en pût tirer une inſtruction utile. Les hommes ſenſés doivent regarder l'Hiſtoire comme un tiſſu de Fables dont la morale eſt très-appropriée au cœur humain.



ROMANS.

IL faut des ſpectacles dans les grandes Villes, & des Romans aux peuples corrompus.

Les Romans ſont peut-être la derniere inſtruction qu'il reſte à donner à un peuple aſſez corrompu, pour que toute autre lui ſoit inutile. Il ſeroit donc à propos que la compoſition de ces ſortes de livres ne fût permiſe qu'à des gens honnêtes, mais ſenſibles, dont le cœur ſe peignît dans leurs écrits; & des Auteurs qui ne fuſſent pas au-deſſus des foibleſſes de l'Humanité, qui ne montraſſent pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fiſſent aimer en la peignant d'abord moins auſtere; & puis, du ſein du vice, les y ſçuſſent conduire inſenſiblement.

L'on ſe plaint que les romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant ſans ceſſe à ceux qui liſent, les prétendus charmes d'un état qui n'eſt pas le leur, ils les ſéduiſent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'eſt pas, on parvient à ſe croire autre choſe que ce qu'on eſt, & voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaiſirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient ſages; parce qu'ils les inſtruiroient en les intéreſſant, & qu'en détruiſant les maximes fauſſes & mépriſables des grandes ſociétés, ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres, un roman, s'il eſt bien fait, au moins

moins s'il eſt utile, doit être ſiflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule ; & voilà comment la folie du monde eſt ſageſſe.

On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup d'impreſſion. Mais ces livres qui pourroient ſervir à la fois d'amuſement, d'inſtruction, de conſolation au campagnard, malheureux ſeulement parce qu'il penſe l'être, ne ſemblent faits, au contraire, que pour le rebuter de ſon état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend mépriſable : les gens du bel air, les femmes à la mode, les Grands, les Militaires ; voilà les acteurs de tous les Romans. Le rafinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la Morale Epicurienne ;

voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manége des procédés y est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions ; & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossiéreté. Quel effet produiront de pareils tableaux sur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait regner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des Dames de son rang ? Sur sa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la Ville font dédaigner l'honnête & rustique voisin qu'elle eût épousé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux Châ-

teau, qui bien-tôt devient masure, & vont dans la capitale, où le pere, avec sa croix de Saint Louis, de Seigneur qu'il étoit, devient valet ou chevalier d'industrie. La mere établit un brelan; la fille attire les joueurs; & souvent tous trois meurent de misere & deshonorés.



VOYAGES.

On n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères & de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun sçavoit déjà ; n'ont sçu appercevoir à l'autre bout du Monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue ; & que ces traits vrais qui distinguent les Nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de Morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont partout les mêmes ; qu'ayant par-tout les mêmes passions & les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples : ce qui est

à-peu-près auſſi bien raiſonné, que ſi l'on diſoit, qu'on ne ſçauroit diſtinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux, où les peuples ne ſe mêloient point de philoſopher, mais où les Platons, les Thalès & les Pythagores, épris d'un ardent deſir de ſçavoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'inſtruire, & alloient au loin ſecouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir ces connoiſſances univerſelles, qui ne ſont point celles d'un ſiècle ou d'un pays excluſivement, mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux, ſont, pour ainſi dire, la ſcience commune des Sages?

On admire la magnificence de quel-

ques curieux qui ont fait, à grands frais, des voyages en Orient avec des Sçavans & des Peintres, pour y dessiner des masures, & déchifrer ou copier des inscriptions : mais j'ai peine à concevoir comment, dans un siécle où l'on se pique de belles connoissances, il ne se trouve pas deux hommes bien unis, riches, l'un en argent, l'autre en génie, tous deux aimant la gloire & aspirant à l'immortalité, dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien & l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du Monde ; pour y étudier, non toujours des pierres & des plantes, mais une fois les hommes & les mœurs, & qui, après tant de siècles employés à mesurer & à considérer la maison, s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les

Livres; parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur, & que dans leurs voyages, ils ne sçavent rien voir d'eux-mêmes.

De tous les peuples du monde, le François est celui qui voyage le plus, mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui ayent voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe; celui qui en voit le plus, les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi, mais d'une autre maniere; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La Noblesse angloise voyage, la Noblesse françoise ne voyage point; le Peuple françois voyage, le Peuple anglois ne voyage point. Les François

ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationnnaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avan-

cés

cés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiofité, ils donnent toute leur attention à ce qui eft veritablement utile. Je ne connois guères que les Efpagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les artiftes du pays, qu'un Anglois en fait deffiner quelque antique, & qu'un Allemand porte fon *album* chez tous les fçavans, l'Efpagnol étudie en filence le gouvernement, les mœurs, la police, & il eft le feul des quatre qui de retour chez lui rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à fon pays.

Les anciens voyageoient peu, lifoient peu, faifoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous reftent d'eux, qu'ils s'obfervoient mieux les uns les autres que nous n'obfervons nos contemporains. Sans remonter aux

écrits d'Homere, le ſeul Poëte qui nous transporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuſer à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans ſon hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en reflexions, mieux que ne ſont tous nos Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems, qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire ancienne connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi, que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſpa-

roître ces différences nationnales qui frappoient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de peuple à peuple ; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'etrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse

que la terre entiere ne l'eſt aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peuples ſe regardant la plûpart comme Autocthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis aſſez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des ſiècles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laiſſé le tems au climat de faire ſur eux des impreſſions durables; au lieu que parmi nous, après les invaſions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne ſont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne ſont plus ces beaux hommes faits pour ſervir de modèles à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère, ainſi que leur naturel: les Perſans originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mêlange du

ſang circaſſien. Les Européens ne ſont plus Gaulois, Germains, Liberiens, Allobroges, ils ne ſont tous que des Scithes diverſement dégénérés, quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques diſtinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caractères, que tout cela ne peut ſe marquer de nos jours, où l'inconſtance Européenne ne laiſſe à nulle cauſe naturelle le tems de faire ſes impreſſions, & où les forêts abattues, les marais deſſéchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laiſſent plus, même au phyſique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de ſemblables réflexions ſe preſſeroit-on moins de tour-

ner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures : il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siècle à siècle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation?

En même tems que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal ; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du Genre Humain. L'instruction qu'on retire des Voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet

objet eſt un ſyſtême de philoſophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet eſt l'intérêt, il abſorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent auſſi de s'étudier. Quand ils ſçavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à ſçavoir ?

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet eſt toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le tems.

Pour parvenir à la connoiſſance des

peuples, il faut commencer par tout observer dans le premier où l'on se trouve, assigner ensuite les différences à mesure que l'on parcourt les autres pays, comparer, par exemple, la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un saule, ou le palmier sur le sapin, & attendre à juger du premier peuple observé qu'on ait observé tous les autres.

Les Voyages ne conviennent qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, & pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les Voyages poussent le naturel vers sa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie.

SATYRE DU SIECLE PRÉSENT.

Les anciens politiques parloient ſans ceſſe de mœurs & de vertus; les notres ne parlent que de commerce & d'argent.

Le ſçavoir, l'eſprit, le courage ont ſeuls notre admiration; & toi, douce & modeſte vertu, tu reſtes toujours ſans honneurs! Aveugles que nous ſommes au milieu de tant de lumieres! Victimes de nos applaudiſſemens inſenſés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuſe, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donne la Nature?

Les Anciens avoient des héros, & mettoient des hommes ſur leurs théâtres; nous, au contraire, nous n'y met-

tons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les Anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais ils sçavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle & n'en trouvoit point : de jeunes gens le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se serrerent & se moquerent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, & toujours hué de la belle Jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, & se levant à l'instant, placerent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle & applaudie d'un battement de main universel. *Eh! que de maux*! s'écria le

bon vieillard, d'un ton de douleur; *les Athèniens sçavent ce qui est honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne, & les mœurs des Anciens.

J'observe que ces gens, si paisibles sur les injustices publiques, sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait; & qu'ils ne gardent leur philosophie, qu'aussi long tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit, quoique le feu fût à la maison. La maison brûle, lui crie-t-on: que m'importe? répondoit-il; je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'élance, il court, il crie, s'agite; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La ſociété eſt ſi génerale dans les grandes villes & ſi mêlée, qu'il ne reſte plus d'aſyle pour la retraite, & qu'on eſt en public juſques chez ſoi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille; à peine connoît-on ſes parens; on les voit en étrangers; & la ſimplicité des mœurs domeſtiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faiſoit le charme.

La politeſſe Françoiſe eſt réſervée & circonſpecte, & ſe régle uniquement ſur l'extérieur : celle de l'humanité dédaigne les petites bienſéances, ſe pique moins de diſtinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & reſpecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne ſçauroit employer un langage plus honnête, que celui de notre ſiècle; & voilà ce qui me frappe: mais je vois encore qu'on ne ſçauroit avoir des mœurs plus corrompues, &

voilà ce qui me ſcandaliſe. Penſons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à ſe former une idée des mœurs Européennes ſur l'état des ſciences parmi nous, ſur la perfection de nos arts, ſur la bienſéance de nos ſpectacles, ſur la politeſſe de nos manieres, ſur l'affabilité de nos diſcours, ſur nos démonſtrations perpétuelles de bienveillance, & ſur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui ſemblent empreſſés, depuis le lever de l'aurore juſqu'au coucher du ſoleil, à s'obliger réciproquement; cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles ſont.

Aujourd'hui que des recherches plus

ſubtiles, & un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuſe uniformité ; & tous les eſprits ſemblent avoir été jettés dans un même moule : ſans ceſſe la politeſſe exige, la bienſeance ordonne ; ſans ceſſe on ſuit des uſages, jamais ſon propre génie : on n'oſe plus paroître ce qu'on eſt : il faut, pour connoître ſon ami, attendre les grandes occaſions, c'eſt-à-dire, attendre qu'il n'en ſoit plus tems.

Un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enſeigneroit à ſon éleve, répondit : *je lui apprendrai à aimer les choſes honnêtes*. Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille, gardez-vous bien de parler ainſi ; car jamais vous n'auriez de diſciples ; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

Au lieu des armes, que l'on mettoit autrefois aux carrosses, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures scandaleuses, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs, que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'est que ce sont les femmes qui ont introduit cet usage, & qui le soutiennent. Un homme sage à qui l'on montroit un vis-à-vis de cette espece, n'eut pas plutôt jetté les yeux sur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit, en lui disant : *Montrez ce carrosse à des femmes de la Cour ; un honnête homme n'oseroit s'en servir.*

Nos jardins sont ornés de statues, & nos galleries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chef-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique? Les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands en-

core, qui l'ont enrichie par leurs vertus ? Non : ce ſont des images de tous les égaremens du cœur & de la raiſon, tirées ſoigneuſement de l'ancienne Mythologie, & préſentées de bonne heure à la curioſité de nos enfans ; ſans doute, afin qu'ils ayent ſous les yeux des modèles de mauvaiſes actions, avant que de ſçavoir lire.

Nos écrits ſe ſentent de nos frivoles occupations : agréables, ſi l'on veut, mais petits & froids comme nos ſentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile, qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphemeres, qui naiſſent journellement, n'étant faits que pour amuſer des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'eſt le moyen de récrire inceſſamment les mêmes Livres, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera

tera deux ou trois qui serviront d'exceptions; mais moi j'en citerai cent mille qui en confirmeront la régle. C'est pour cela que la plûpart des productions de notre âge passeront avec lui; & la postérité croira qu'on fit bien peu de Livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Dans le grand monde, la vertu n'est rien; tout n'est que vaine apparence; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise; & voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultere d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la

raiſon pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'eſt qu'il cherchoit parmi ſes contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus; de même, Caton périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans ſon ſiècle; & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt.

Un des ſujets favoris des entretiens du beau monde, c'eſt le ſentiment; mais il ne faut pas entendre par ce mot, un épanchement affectueux dans le ſein de l'amour ou de l'amitié. C'eſt le ſentiment mis en grandes maximes générales, & quinteſſentié par tout ce que la Metaphyſique a de plus ſubtil; ce ſont des rafinemens inconcevables. Il en eſt du ſentiment chez eux, comme d'Homere chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les veritables. De cette

maniere on dépense tout le sentiment en esprit; & il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. La bienséance y supplée; on fait par usage à peu près les mêmes choses, qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi : car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-tems, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment : la bienséance n'en exige pas jusques-là.

Tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'on appelle des *procédés*; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, les hommes du monde l'ont mis en regle parmi eux. Nul n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres*: c'est la premiere maxime de la sagesse. *Cela se fait; cela ne se fait pas*. voilà la décision suprême. Ces regles ainsi

établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par tems, comme dans les évolutions d'un Régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnêtes clouées sur la même planche, & attachées au même fil.

De quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite ? N'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé ? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses ; & un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable

que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guères à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus moderés, plus justes ? je n'en sçais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-Philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai Sage ne les considere que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées, aux

ſoupers priés, où la porte eſt fermée à tout ſurvenant, que les femmes s'obſervent moins, & qu'on peut commencer à les étudier. C'eſt-là que regnent plus paiſiblement des propos plus fins & plus ſatyriques; c'eſt-là qu'on paſſe diſcretement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les événemens ſecrets de la chronique ſcandaleuſe, qu'on rend le bien & le mal également plaiſans & ridicules; & que peignant avec art & ſelon l'intérêt particulier les caractères des perſonnages, chaque interlocuteur, ſans y penſer, peint encore beaucoup mieux le ſien. C'eſt-là, en un mot, qu'on affile avec ſoin le poignard, ſous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos ſont plus railleurs que mordans, & tombent moins ſur le vice que ſur le ridicule. En gé-

néral, la satyre a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée? Et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris, sur-tout, où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colere & l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde: mais malheur à qui prête le flanc au ridicule: sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu; il marque

jusqu'au vice même : il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles regnent même le plus souvent des liaisons secrettes, ne pouvoir rester une heure entr'elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire, & qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société, dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement & selon le goût du tems, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas

celui

celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal inſtruit eſt réduit à l'ennui & au ſilence, ou à rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une queſtion ſérieuſe, auſſi-tôt l'attention commune ſe fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens ſe prêtent à le conſidérer par toutes ſes faces; & l'on eſt étonné du ſens & de la raiſon qui ſortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvû, toutefois, qu'une plaiſanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit: tout part à l'inſtant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton ſérieux.

Un point de Morale ne ſeroit pas mieux diſcuté dans une ſociété de Philoſophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris; les concluſions y ſe-

roient même ſouvent moins ſéveres : car le Philoſophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois ; mais ici où toute la Morale eſt un pur verbiage, on peut être auſtère ſans conſéquence ; & l'on ne ſeroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philoſophique, de mettre la vertu ſi haut, que le Sage même n'y pût atteindre. Au reſte, hommes & femmes, tous inſtruits par l'expérience du monde, & ſur-tout par leur conſcience, ſe réuniſſent pour penſer de leur eſpece auſſi mal qu'il eſt poſſible ; toujours philoſophant triſtement, toujours dégradant par vanité la Nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cauſe de tout ce qui ſe fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médiſant du cœur de l'homme.

Que croyez-vous qu'on apprenne dans les converſations ſi charmantes des grandes ſociétés ? A juger ſaine-

ment des chofes du monde? A bien ufer de la fociété? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la caufe du menfonge, à ébranler, à force de philofophie, tous les principes de la vertu, à colorer de fophifmes fubtils fes paffions & fes préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode felon les maximes du jour. Il n'eft point néceffaire de connoître le caractère des gens, mais feulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chofe. Quand un homme parle, c'eft, pour ainfi dire, fon habit & non pas lui qui a un fentiment; & il en changera fans façon, tout auffi fouvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance, & une croix pectorale; vous l'entendrez fucceffivement prêcher avec le même zèle les loix, le defpotifme &

l'inquiſition. Il y a une raiſon commune pour la Robe, une autre pour la Finance, une autre pour l'Epée. Chacune prouve très-bien que les deux autres ſont mauvaiſes, conſéquence facile à tirer pour les trois. Ainſi nul ne dit jamais ce qu'il penſe, mais ce qu'il lui convient de faire penſer à autrui; & le zèle apparent de la vérité n'eſt jamais en eux que le maſque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens iſolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un eſprit à eux : point du tout : autres machines qui ne penſent point & qu'on fait penſer par reſſorts. On n'a qu'à s'informer de leurs ſociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des Auteurs qu'ils connoiſſent; là-deſſus on peut d'avance établir leur ſentiment futur ſur un livre prêt à paroître, & qu'ils n'ont point lû; ſur une piece prête à jouer, & qu'ils

n'ont point vue, ſur tel ou tel ſyſtême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne ſe monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens là s'en vont chaque ſoir apprendre dans leurs ſociétés ce qu'ils penſeront demain.

Il y a ainſi un petit nombre d'hommes & de femmes qui penſent pour tous les autres, & par leſquels tous les autres parlent & agiſſent; & comme chacun ſonge à ſon intérêt, perſonne au bien commun, & que les intérêts particuliers ſont toujours oppoſés entr'eux; c'eſt un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne ſçavent preſque jamais de quoi il eſt queſtion. Chaque coterie a ſes régles, ſes jugemens, ſes principes, qui ne ſont point admis ailleurs. L'honnête homme

d'une maiſon eſt un fripon dans la maiſon voiſine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une exiſtence locale & circonſcrite. Quiconque aime à ſe répandre & fréquente pluſieurs ſociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'aſſemblées, modifier ſon eſprit, pour ainſi dire, à chaque pas, & meſurer ſes maximes à la toiſe. Il faut qu'à chaque viſite il quitte, en entrant, ſon ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maiſon, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la poſe de même en ſortant, & reprenne, s'il veut, la ſienne juſqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'eſt que chacun ſe met ſans ceſſe en contradiction avec lui-même, ſans qu'on s'aviſe de le trouver mauvais. On a des principes pour la converſation & d'autres pour la prati-

que; leur oppoſition ne ſcandaliſe perſonne, & l'on eſt convenu qu'ils ne ſe reſſembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur, ſur-tout d'un Moraliſte, qu'il parle comme ſes livres, ni qu'il agiſſe comme il parle. Ses écrits, ſes diſcours, ſa conduite ſont trois choſes toutes différentes, qu'il n'eſt point obligé de concilier. En un mot, tout eſt abſurde & rien ne choque, parce qu'on y eſt accoutumé; & il y a même à cette inconſéquence une ſorte de bon air dont bien des gens ſe font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profeſſion, tous ſe piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Magiſtrat prend l'air cavalier; le Financier fait le Seigneur; l'Evêque a le propos galant; l'homme de Cour parle de philoſophie, l'homme d'État de bel eſprit : il n'y a pas juſqu'au ſimple Artiſan qui, ne pou-

vant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les Dimanches, pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les Militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle, ne sont point ceux avec qui l'on converse; leurs sentimens ne partent point de leur cœur; leurs lumieres ne sont point dans leur esprit; leurs discours ne représentent point leurs pensées; on n'apperçoit d'eux que leur figure, & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mû par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous, si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur, si la décence étoit la vertu; si nos maximes nous servoient de régles; si la

véritable philoſophie étoit inſéparable du titre de Philoſophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement enſemble, & la vertu ne marche guères en ſi grande pompe.

Qu'on pénétre, au travers de nos frivoles démonſtrations de bienveillance, ce qui ſe paſſe au fond des cœurs, & qu'on réfléchiſſe à ce que doit être un état de choſes où tous les hommes ſont forcés de ſe careſſer & de ſe détruire mutuellement, & où ils naiſſent ennemis par devoir, & fourbes par intérêt. Chaque homme, dit-on, gagne à ſervir les autres ; oui, mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit ſi légitime, qui ne ſoit ſurpaſſé par celui qu'on peut faire illégitimement ; & le tort fait au prochain eſt toujours plus lucratif que les ſervices. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'aſſurer l'impunité ; & c'eſt à quoi les

puiſſans employent toutes leurs forces, & les foibles toutes leurs ruſes.

Quel contraſte entre les diſcours, les ſentimens & les actions des honnêtes gens! quand je vois les mêmes hommes changer de maximes ſelon les coteries; Moliniſtes dans l'une, Janſéniſtes dans l'autre, vils courtiſans chez un Miniſtre, frondeurs mutins chez un mécontent: quand je vois un homme doré décrier le luxe, un Financier les impôts, un Prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modeſtie, un grand Seigneur de vertu, un Auteur de ſimplicité, un Abbé de Religion, & que ces abſurdités ne choquent perſonne; ne dois-je pas conclure à l'inſtant, qu'on ne ſe ſoucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir perſuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penſer qu'on croit ce qu'on leur dit?

Les Auteurs, les gens de Lettres, les Philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes ; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain ; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux ; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes, qu'où il y a des pensions, des Académies & des dîners. De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pièces de Théâtre, tout tire sur les Provinces ; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques ; tout prêche les manieres & les plaisirs du grand monde : c'est une honte de ne les pas connoître ; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sçait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imagi-

naires peuple Paris de jour en jour. Ainſi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des ſyſtêmes politiques, amoncelent, entaſſent les habitans de chaque pays ſur quelques points du territoire, & laiſſent tout le reſte en friche & déſert : ainſi, pour faire briller les capitales, ſe dépeuplent les Nations; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des ſots, fait courir l'Europe à grands pas vers ſa ruine.

Les François du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'Univers; tout le reſte n'eſt rien à leurs yeux. Avoir un carroſſe, un Suiſſe, un Maître d'Hôtel, c'eſt être *comme tout le monde*. Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne ſont pas du monde; ce ſont des Bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre Monde; & l'on diroit qu'un carroſſe n'eſt pas tant

néceſſaire pour ſe conduire, que pour exiſter.

HOMME.

DANS l'état où ſont deſormais les choſes, un homme abandonné dès ſa naiſſance à lui même parmi les autres, ſeroit le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la néceſſité, l'exemple, toutes les inſtitutions ſociales dans leſquelles nous nous trouvons ſubmergés, étoufferoient en lui la nature, & ne mettroient rien à la place. Elle y ſeroit comme un arbriſſeau que le haſard fait naître au milieu d'un chemin, & que les paſſans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts, & le pliant dans tous les ſens.

On façonne des plantes par la culture, & les hommes par l'éducation.

Si l'Homme naiſſoit grand & fort, ſa taille & ſa force lui ſeroient inutiles, juſqu'à ce qu'il eût appris à s'en ſervir: elles lui ſeroient préjudiciables, en empêchant les autres de ſonger à l'aſſiſter; & abandonné à lui-même, il mourroit de miſere avant d'avoir connu ſes beſoins. On ſe plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût péri, ſi l'Homme n'eût commencé par être enfant.

Suppoſons qu'un enfant eût à ſa naiſſance, la ſtature & la force d'un homme fait, qu'il ſortit, pour ainſi dire du ſein de ſa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant ſeroit un parfait imbecille, un automate, une ſtatue immobile & preſque inſenſible. Il ne verroit rien, il n'entendroit rien, il ne connoîtroit perſonne, il ne ſçauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit beſoin de voir. Non-ſeu-

lement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du ſens qui le lui feroit appercevoir; les couleurs ne ſeroient point dans ſes yeux, les ſons ne ſeroient point dans ſes oreilles, les corps qu'il toucheroit ne ſeroient point ſur le ſien, il ne ſçauroit pas même qu'il en a un : le contact de ſes mains ſeroit dans ſon cerveau; toutes ſes ſenſations ſe réuniroient dans un ſeul point; il n'exiſteroit que dans le commun *ſenſorium*, il n'auroit qu'une ſeule idée, ſçavoir celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes ſes ſenſations, & cette idée, ou plutôt ce ſentiment ſeroit la ſeule choſe qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Le ſort de l'homme eſt de ſouffrir dans tous les tems; le ſoin même de ſa conſervation eſt attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans ſon enfance

que des maux phyſiques! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne ſe tue point pour les douleurs de la goûte; il n'y a guères que celles de l'ame qui produiſent le déſeſpoir. Nous plaignons le ſort de l'enfance, & c'eſt le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

Tant que les hommes ſe contenterent de leurs cabanes ruſtiques; tant qu'ils ſe bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à ſe parer de plumes & de coquillages, à ſe peindre le corps de diverſes couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs fléches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques groſſiers inſtrumens de muſique; en un mot, tant qu'ils

qu'ils ne s'appliquerent qu'à des ouvrages qu'un ſeul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas beſoin du concours de pluſieurs mains, ils vêcurent libres, ſains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'inſtant qu'un Homme eût beſoin du ſecours d'un autre; dès qu'on s'apperçut qu'il étoit utile à un ſeul d'avoir des proviſions pour deux, l'égalité diſparut, la propriété s'introduiſit, le travail devint néceſſaire; & les vaſtes forêts ſe changerent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroſer de la ſueur des Hommes, & dans leſquelles on vit bien-tôt l'eſclavage & la miſere germer & croître avec les moiſſons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produiſit cette grande révolution. Pour le poëte

c'eſt l'or & l'argent ; mais pour le philoſophe, ce ſont le fer & le bled qui ont civiliſé les Hommes & perdu le genre humain.

Les hommes ne ſont point faits pour être entaſſés en fourmilleres, mais épars ſur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils ſe raſſemblent, plus ils ſe corrompent. Les infirmités du corps, ainſi que les vices de l'ame, ſont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme eſt de tous les animaux, celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des Hommes entaſſés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme eſt mortelle à ſes ſemblables : cela n'eſt pas moins vrai au propre, qu'au figuré.

S'il ne s'agiſſoit que de montrer aux jeunes gens l'Homme par ſon maſque, on n'auroit pas beſoin de le leur montrer, ils le verroient toujours de reſte ;

mais puiſque le maſque n'eſt pas l'Homme, & qu'il ne faut pas que ſon vernis les ſéduiſe, leur peignant les Hommes, peignez-les leur tels qu'ils ſont, non pas afin qu'ils les haïſſent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas reſſembler. C'eſt à mon gré, le ſentiment le mieux entendu, que l'Homme puiſſe avoir ſur ſon eſpéce.

L'Etre ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpéce humaine; en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même-tems la loi qui les régle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même; en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner: en livrant la femme à des déſirs illimités, il joint à ces déſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroit, il ajoute encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſçavoir le goût

qu'on prend aux choſes honnêtes lorſqu'on en fait la régle de ſes actions.

Les Hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſçachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité du tems; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en ſépare; l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain; l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer.

Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré? S'il eſt un ſeul entre vous qui ſçache mettre aſſez de tempérance à ſes déſirs pour ne jamais ſouhaiter que le

tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera pas trop courte : vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

ÉTUDE DE L'HOMME.

L'Étude convenable à l'homme eſt celle de ſes rapports. Tant qu'il ne ſe connoît que par ſon être phyſique, il doi s'étudier par ſes rapports avec les choſes ; c'eſt l'emploi de ſon enfance : quand il commence à ſentir ſon être moral, il doit s'étudier par ſes rapports avec les hommes ; c'eſt l'emploi de ſa vie entiere.

Un cœur droit eſt le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien ſenti ne ſçait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain ſçavoir & de ſtériles

connoiſſances, parce que le vrai rapport des choſes à l'homme, qui eſt ſa principale ſcience, lui demeure toujours caché. Mais c'eſt ſe borner à la premiere moitié de cette ſcience que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choſes entre elles, pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'eſt peu de connoître les paſſions humaines, ſi l'on n'en ſçait apprécier les objets; & cette ſeconde étude ne peut ſe faire que dans le calme de la méditation.

Nos vrais maîtres ſont l'expérience & le ſentiment, & jamais l'homme ne ſent bien ce qui convient à l'homme, que dans les rapports où il s'eſt trouvé.

La jeuneſſe du ſage eſt le tems de ſes expériences, ſes paſſions en ſont les inſtrumens; mais après avoir appliqué ſon ame aux objets extérieurs pour les ſentir, il la retire au-dedans de lui pour les conſidérer, les comparer, les connoître.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

NUL être matériel n'eſt actif par lui-même, & moi je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent, & qui agit ſur eux; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux ſenſations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma

volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes ne ſont qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là. Il choiſit le bon comme il a jugé le vrai; s'il juge faux, il choiſit le mal. Quelle eſt donc la cauſe qui déter-

détermine ſa volonté? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſçauroit remonter au delà. Ce n'eſt pas le mot de liberté qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de néceſſité. Suppoſer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas

d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulſion, ou toute premiere impulſion n'a nulle cauſe antérieure, & il n'y a point de véritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, & comme tel animé d'une ſubſtance immatérielle.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fit non

le mal, mais le bien par choix, Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la libérté qu'elle lui laiſſe ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſpece humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mît à ſes actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcien-

ce. Que pouvoit de plus en notre faveur la Puissance divine elle-même? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon & heureux comme toi!



NATURE DE L'HOMME,
IMMATÉRIALITÉ DE L'AME.

En méditant ſur la Nature de l'homme, j'y découvre deux principes diſtincts, dont l'un l'éleve à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du ſage, & dont l'autre le ramene baſſement en lui-même, l'aſſervit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarie par elles tout ce que lui inſpire le ſentiment du premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me dis : non l'homme n'eſt point un ; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre ; je vois le bien, je l'aime,

& je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pû réſiſter.

Si ſe préferer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait l homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance. Par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'être doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance, mais s'il y en a qui l'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions.

Je n'ai besoin, quoiqu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser ; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent, il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché : le sourd voit frémir la corde, je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cause du frémissement de la corde est en elle-même ; c'est une qualité com-

mune à tous les corps de frémir ainſi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde? Je ne puis, replique le ſourd; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas. Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la Nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des Matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voie intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement ni figure qui produiſe la réflexion : quelque choſe en toi cherche à briſer les

ſiens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps; & ſi elle lui ſurvit, la providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté

pour moi, ſi-tôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt pas ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre? Au contraire, étant de natures ſi différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employe à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas! je le ſens trop par mes vices. L'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Je conçois comment le corps s'uſe

& se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & par la pensée; je sçais qu'elle est, sans sçavoir qu'elle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je ne connois pas. Ce que je sçais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or je ne sçaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un

jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font les corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'être suprême & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire; c'est alors que la volonté pure, qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se sera préparé.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; sois juste, & tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses, le méchant prospere, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! la conscience s'élève & murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: tu m'as trompé. Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu; la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, & c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

RAISON.

L'UNE des acquisitions de l'homme, & même des plus lentes, est la raison. L'homme apprend à voir des yeux de l'esprit, ainsi que des yeux du corps; mais le premier apprentissage est bien plus long que l'autre, parce que les rapports des objets intellectuels ne se mesurant pas comme l'étendue, ne se trouvent que par estimation, & que nos premiers besoins, nos besoins physiques, ne nous rendent pas l'examen de ces mêmes objets si intéressant. Il faut apprendre à voir deux objets à la fois, il faut apprendre à les comparer entre eux; il faut apprendre à comparer les objets en grand nombre, à remonter par degrés aux causes, à les suivre dans leurs effets; il faut avoir

combiné des infinités de rapports pour acquérir des idées de convenance, de proportion, d'harmonie & d'ordre. L'homme qui, privé du ſecours de ſes ſemblables, & ſans ceſſe occupé de pourvoir à ſes beſoins, eſt réduit en toute choſe à la ſeule marche de ſes propres idées, fait un progrès bien lent de ce côté là : il vieillit & meurt avant d'être ſorti de l'enfance de la raiſon.



ENTENDEMENT DE L'HOMME.

On connoît, ou l'on peut connoître le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrêmité? Chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sçache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire; voilà le terme où l'homme peut parvenir, & qu'il ne sçauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se trouver entre un homme & un autre homme. Quelle est l'ame basse que cette

cette idée n'échauffa jamais, & qui ne ſe dit pas quelquefois dans ſon orgueil : combien j'en ai déja paſſés ! combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

GRANDEUR DE L'HOMME.

L'HOMME eſt le Roi de la terre qu'il habite ; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie ; mais lui ſeul ſur la terre en ſçait diſpoſer, & il s'approprie encore par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſçache faire uſage du feu, & qui ſçache admirer le Soleil. Quoi ! je puis obſerver, connoitre les êtres & leurs rapports ; je puis ſentir ce que ceſt qu'ordre, beauté,

vertu ; je puis contempler l'univers ; m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien ; le faire, & je me comparerois aux bêtes? Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.



FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUAND on dit que l'Homme eſt foible, que peut-on dire? Ce mot de foibleſſe indique un rapport; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force paſſe les beſoins, fut-il un inſecte un ver, eſt un être fort; celui dont les beſoins paſſent la force, fut-il un éléphant, un lion; fut il un conquérant, un héros, fut-il un Dieu, c'eſt un être foible. L Ange rébelle qui méconnut ſa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix ſelon la ſienne. L'Homme eſt très-fort quand il ſe contente d'être ce qu'il eſt: il eſt très foible quand il veut s'élever au-deſſus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contrai-

re, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphère, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.

SAGESSE HUMAINE.

LE grand défaut de la Sagesse Humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entiere. On se sent ferme un instant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piége une fois évité. Le modeste langage de la vail-

lance eſt, je fus brave un tel jour; mais celui qui dit, je ſuis brave, ne ſçait ce qu'il ſera demain, & tenant pour ſienne une valeur qu'il ne s'eſt pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en ſervir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raiſonnemens doivent être inſenſés devant l'être pour qui les tems n'ont point de ſucceſſion, ni les lieux de diſtance! nous comptons pour rien ce qui eſt loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugemens ſeront tout contraires, & ne ſeront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir ſur ce qui nous convient aujourd'hui, ſans ſçavoir s'il nous conviendra demain; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui ſçait, ſi nous aimerons ce que nous

aimons, ſi nous voudrons ce que nous voulons, ſi nous ſerons ce que nous ſommes, ſi les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & ſi nous ne trouverons pas notre miſere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la régle de la ſageſſe humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais ſi la meilleure leçon eſt de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faiſons ce qu'elle nous inſpire.



HOMME SAUVAGE.

Les désirs de l'Homme sauvage ne passent pas ses besoins physiques : les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle & le repos ; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & non la mort ; car jamais l'animal ne sçaura ce que c'est que mourir ; & la connoissance de la mort & de ses terreurs, est une des premieres acquisitions que l'Homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Seul, oisif, & toujours voisin du danger, l'Homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil leger comme les animaux qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le tems qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses fa-

cultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défenſe, ſoit pour ſubjuguer ſa proie, ſoit pour ſe garantir d'etre celle d'un autre animal : au contraire, les organes qui ne ſe perfectionnent que par la molleſſe, & la ſenſualité, doivent reſter dans un état de groſſiereté, qui exclut en lui toute eſpéce de délicateſſe; & ſes ſens ſe trouvant partagés ſur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudeſſe extrême, la vue, l'ouie & l'odorat de la plus grande ſubtilité. Tel eſt l'état animal en general, & c'eſt auſſi, ſelon le rapport des voyageurs, celui de la plûpart des peuples ſauvages.

Le corps de l'Homme ſauvage étant le ſeul inſtrument qu'il connoiſſe, il l'emploie à divers uſages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres ſont incapables; & c eſt notre induſtrie qui nous

ôte

ôte la force & l'agilité que la néceſſité oblige d'acquérir. Sil avoit eu une hache, ſon poigent romproit-il de ſi fortes branches ? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de la main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle grimperoit-il ſi légerement ſur un arbre? S'il avoit eu un cheval, ſeroit-il ſi vîte à ſa courſe ? Laiſſez à l'Homme civiliſé le tems de raſſembler toutes ſes machines autour de lui ; on ne peut douter qu'il ne ſurmonte facilement l'Homme ſauvage : mais ſi vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & déſarmés vis-à vis l'un de l'autre ; & vous connoîtrez bien-tôt quel eſt l'avantage d'avoir ſans ceſſe toutes ſes forces à ſa diſpoſition, d'être toujours prêt à tout événement, & de ſe porter, pour ainſi dire, toujours tout entier avec ſoi.

Il y a deux ſortes d'Hommes dont

les corps ſont dans un exercice continuel, & qui ſûrement ſongent auſſi peu les uns que les autres à cultiver leur ame; ſçavoir, les payſans & les ſauvages. Les premiers ſont ruſtics, groſſiers, mal-à-droits, les autres connus par leur grand ſens, le ſont encore par la ſubtilité de leur eſprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un payſan, ni rien de plus fin qu'un ſauvage. D'où vient cette différence? C'eſt que le premier faiſant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vû faire à ſon pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès ſa jeuneſſe, ne va jamais que par routine; & dans ſa vie preſqu'automate, occupé ſans ceſſe des mêmes travaux, l'habitude & l'obéiſſance lui tiennent lieu de raiſon.

Pour le ſauvage, c'eſt autre choſe; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche preſcrite, n'obéiſſant à

perſonne, ſans autre loi que ſa volonté, il eſt forcé de raiſonner à chaque action de ſa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, ſans en avoir d'avance enviſagé les ſuites. Ainſi, plus ſon corps s'exerce, plus ſon eſprit s'éclaire; ſa force & ſa raiſon croiſſent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

HOMME CIVIL.

Le paſſage de l'état de nature à l'état civil a produit dans l'Homme un changement très-remarquable, en ſubſtituant dans ſa conduite la juſtice à l'inſtinct, & donnant à ſes actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'eſt alors ſeulement que la voix du devoir ſuccédant à l'impulſion phyſique, & le droit à l'appetit, l'Homme, qui juſques là, n'avoit regardé que lui-même, ſe voit forcé d'a-

gir ſur d'autres principes, & de conſulter ſa raiſon avant d'écouter ſes penchans. Quoiqu'il ſe prive dans cet état de pluſieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de ſi grands, ſes facultés s'exercent & ſe développent, ſes idées s'étendent, ſes ſentimens s'annobliſſent, ſon ame toute entiere s'éléve à tel point, que ſi les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient ſouvent au-deſſous de celle dont il eſt ſorti il devroit benir ſans ceſſe l'inſtant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal ſtupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Où eſt l'homme de bien qui ne doit rien à ſon pays? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce quil y a de plus précieux pour l'Homme, la moralité de ſes actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre; mais n'ayant rien à com-

battre pour ſuivre ſes penchans, il eût été bon ſans mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il ſçait l'être malgré ſes paſſions. La ſeule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne ſert que de prétexte aux autres, eſt pour lui ſeul un motif réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun profit des loix; elles lui donnent le courage d'être juſte, même parmi les méchans. Il n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner ſur lui.

Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'Homme

gir ſur d'autres principes, & de conſulter ſa raiſon avant d'écouter ſes penchans. Quoiqu'il ſe prive dans cet état de pluſieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de ſi grands, ſes facultés s'exercent & ſe développent, ſes idées s'étendent, ſes ſentimens s'annobliſſent, ſon ame toute entiere s'éléve à tel point, que ſi les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient ſouvent au-deſſous de celle dont il eſt ſorti il devroit benir ſans ceſſe l'inſtant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal ſtupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Où eſt l'homme de bien qui ne doit rien à ſon pays? Quel qu'il ſoit, il lui doit ce quil y a de plus précieux pour l'Homme, la moralité de ſes actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre; mais n'ayant rien à com-

battre pour ſuivre ſes penchans, il eût été bon ſans mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il ſçait l'être malgré ſes paſſions. La ſeule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne ſert que de prétexte aux autres, eſt pour lui ſeul un motif réel. Il apprend à ſe combattre, à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt à l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai qu'il ne tire aucun profit des loix ; elles lui donnent le courage d'être juſte, même parmi les méchans. Il n'eſt pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner ſur lui.

Celui qui mange dans l'oiſiveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des paſſans. Hors de la ſociété, l'Homme

quil hait, & aux riches qu'il méprise; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire?

Le Sauvage vit en lui-même, l'homme sociable toujours hors de lui, ne sçait vivre que dans l'opinion des autres; & cest, pour ansi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De là vient que demandant toujours aux autres ce que nous sommes, & n'osant jamais nous

interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse & de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, & du plaisir sans bonheur.

L'Homme sauvage quand il a dîné, est en paix avec toute la na ure, & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups de poing; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, & tout est pacifié. Mais chez l'Homme en société, ce sont bien d'autres affaires; il s'agit premierement de pourvoir au nécessaire & puis au superflu, ensuite

viennent les délices, & puis les immenſes richeſſes, & puis des ſujets, & puis des eſclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que moins les beſoins ſont naturels & preſſans, plus les paſſions augmentent, & qui pis eſt, le pouvoir de les ſatisfaire, de ſorte qu'après de longues proſpérités, après avoir englouti bien des tréſors & déſolé bien des hommes, mon héros finira par-tout égorger, juſqu'à ce qu'il ſoit l'unique maître de l'univers. Tel eſt en abrégé le tableau moral, ſinon de la vie humaine, au moins des prétentions ſecrettes du cœur de tout homme civiliſé.



L'HOMME COMPARÉ A L'ANIMAL.

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, & pour se garantir, jusqu'a un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'Homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la régle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'Homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un

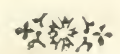
Pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli de viandes, & un chat sur un tas de fruits, ou de grains, quoique l'un & l'autre put très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer : c'est ainsi que les Hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fiévre & la mort; parce que l'esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens; il combine même ses idées, jusqu'à un certain point, & l'Homme ne differe à cet égard de la bête, que du plus ou moins. Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel Homme à tel Homme, que de tel Homme à telle Bête; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'Homme, que sa qualité d'a-

gent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'Homme éprouve la même impreſſion, mais il ſe reconnoît libre d'acquieſcer, ou de réſiſter; & c'eſt ſur-tout dans la confiance de cette liberté que ſe montre la ſpiritualité de ſon ame : car la phyſique explique en quelque maniere le méchaniſme des ſens, & la formation des idées : mais dans la puiſſance de vouloir, ou plutôt de choiſir, & dans le ſentiment de cette puiſſance, on ne trouve que des actes purement ſpirituels, dont on n'explique rien par les loix de la méchanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces queſtions, laiſſeroient quelque lieu de diſputer ſur cette différence de l'Homme & de l'Animal, il y a une autre qualité très-ſpécifique qui les diſtingue, & ſur laquelle il ne peut y avoir de conteſtation, c'eſt la

faculté de ſe perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonſtances, développe ſucceſſivement toutes les autres, & réſide parmi nous tant dans l'eſpece, que dans l'individu, au lieu qu'un animal eſt, au bout de quelques mois, ce qu'il ſera toute ſa vie ; & ſon eſpéce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la premiere année de ces mille ans. Pourquoi l'Homme ſeul eſt-il ſujet à devenir imbécille ? N'eſt-ce point qu'il retourne ainſi dans ſon état primitif, & que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reſte toujours avec ſon inſtinct, l'Homme reperdant par la vieilleſſe ou d'autres accidens, tout ce que la *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainſi plus bas que la bête même ?



FEMME.

LA Femme eſt faite ſpécialement pour plaire à l'homme : ſi l'homme doit lui plaire à ſon tour, c'eſt d'une néceſſité moins directe : ſon mérite eſt dans ſa puiſſance, il plaît par cela ſeul qu'il eſt fort. Ce n'eſt pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'eſt celle de la nature, antérieure à l'amour même.

La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes, n'eſt, ni ne peut être la même. Quand la Femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa

foi, & tout mari infidéle qui prive sa Femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare : mais la Femme infidelle fait plus ; elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son deshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Les anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes ; mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maximes que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des Femmes ; & que la Femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une Femme de bien ? De-là, venoit encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe,

qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille ſur la ſcène, ſeulement en repréſentation. En un mot, l'image du vice à découvert, les choquoit moins que celle de la pudeur offenſée.

Chez nous, au contraire, la Femme la plus eſtimée eſt celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus ſouvent; qui donne le plus impérieuſement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, aſſigne aux talens, aux mérites, aux vertus, leurs dégrés & leurs places; & dont les humbles ſçavans mendient le plus baſſement la faveur. Sur la ſcène, c'eſt pis encore. Au fond, dans le monde elles ne ſçavent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théâtre, ſçavantes du ſçavoir des hommes, philoſophes, grace aux Auteurs, elles écraſent notre ſexe de

ſes propres talens ; & les imbécilles ſpectateurs vont bonnement apprendre des Femmes ce qu'ils ont pris ſoin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plûpart des pieces modernes : c'eſt toujours une Femme qui ſçait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'eſt toujours la Dame de cour qui fait dire le cathéchiſme au petit jean de ſaintré. Un enfant ne ſçauroit ſe nourrir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles piéces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, & les enfans ſont dans le Parterre.

La premiere & la plus importante qualité d'une femme eſt la douceur : faite pour obéir à un être auſſi imparfait que l'homme, ſouvent ſi plein de

vices, & toujours ſi plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à ſouffrir même l'injuſtice, & à ſupporter les torts d'un mari ſans ſe plaindre. Ce n'eſt pas pour lui, c'eſt pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des Femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils ſentent que ce n'eſt pas avec ces armes-là, qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point inſinuantes & perſuaſives, pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuſes ; il ne leur donnât point une voix ſi douce, pour dire des injures, il ne leur fit point des traits ſi délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles ſe fâchent, elles s'oublient ; elles ont ſouvent raiſon de ſe plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de ſon ſexe ; un mari trop

doux peut rendre une Femme impertinente ; mais, à moins qu'un homme ne ſoit un monſtre, la douceur d'une Femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

La Femme a tout contre elle, nos défauts, ſa timidité, ſa foibleſſe ; elle n'a pour elle que ſon art & ſa beauté. N'eſt-il pas juſte qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'eſt pas générale ; elle périt par mille accidens ; elle paſſe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'eſprit ſeul eſt la véritable reſſource du ſexe ; non ce ſot eſprit auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne ſert à rien pour rendre la vie heureuſe ; mais l'eſprit de ſon état, l'art de tirer parti du nôtre, & de ſe prévaloir de nos propres avantages.

Les Femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aiſément & plus agréablement que les hommes ; on

les accuſe auſſi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raiſon. L'homme dit ce qu'il ſçait, la Femme dit ce qui plaît : l'un pour parler a beſoin de connoiſſance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choſes utiles, l'autre les agréables. Leurs diſcours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les Femmes ne ſont pas faites pour courir ; quand elles fuyent, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal adroitement ; mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace : leurs coudes en arriere & collées contre leur corps leur donne une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont juchées, les font paroître autant de sau-

terelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Conſultez le goût des Femmes dans les choſes phyſiques & qui tiennent au jugement des ſens, celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les Femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les Livres, & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les Auteurs qui conſultent les ſçavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés; les galans qui les conſultent ſur leurs parures, ſont toujours ridiculement mis.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives, des principes, des axio-

mes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des Femmes; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'eſt à elles de faire les obſervations qui ménent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des Femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet : car quant aux ouvrages de génie ils paſſent leur portée; elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour reuſſir aux ſciences exactes, & quant aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger

juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la nature. La Femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre, tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en genéral, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs geſtes. Il faut que par

ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſçache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'eſt aux Femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en ſyſtême. La Femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie; la Femme obſerve, & l'homme raiſonne; de ce concours réſultent la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpéce.

Le monde eſt le livre des Femmes; quand elles y liſent mal, c'eſt leur faute, ou quelque paſſion les aveugle.

La raiſon des Femmes eſt une raiſon

pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Les Femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant ſur la défenſive preſque dès leur enfance & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur ſont néceſſairement plutôt connus.

Si la raiſon d'ordinaire eſt plus foible & s'éteint plutôt chez les Femmes, elle eſt auſſi plutôt formée, comme un frêle tourneſol croît & meurt avant un chêne.

La préſence d'eſprit, la pénétration, les obſervations fines ſont la ſcience des Femmes ; l'habileté de s'en prévaloir eſt leur talent.

Les Femmes ſont fauſſes, nous dit-on ; elles le deviennent. Le don qui leur eſt propre eſt l'adreſſe & non pas

la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint, n'est pas toujours le même, & cet accent ne sçait point mentir.

L'éducation des Femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable & douce, voilà les devoirs des Femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.

L'aſcendant que les Femmes ont ſur les hommes, n'eſt pas un mal en ſoi; c'eſt un préſent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne ſent point aſſez quels avantages naîtroient dans la ſociété d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain, qui gouverne l'autre. Les hommes feront toujours ce qu'il plaira aux femmes : ſi vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux Femmes ce que c'eſt que grandeur d'ame & vertu.

L'empire des Femmes ſur les hommes n'eſt point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cin-

quante filles de Thefpitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; & le fort Samfon n'étoit pas fi fort que Dalila. Cet empire eft aux femmes, & ne peut leur être ôté, même quand elles en abufent : fi jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il eft certain que les Femmes feules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu, un empire, qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes chofes on feroit avec le défir d'être eftimé des Femmes, fi l'on fçavoit mettre en œuvre ce reffort! Malheur au fiécle, où les Femmes perdent leur afcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes! C'eft le dernier dégré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des

mœurs, ont respecté les Femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome, Rome le siége de la gloire & de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les Femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des Femmes : par une Femme Rome acquit la liberté ; par une Femme les Plebéiens obtinrent le Consulat ; par une Femme finit la tyrannie des Décemvirs ; par les Femmes Rome assiégée, fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons

d'un œil différent les mêmes objets ! Et peut-être avons-nous tous raiſon. Formez ce cortége de belles Dames Françoiſes ; je n'en connois point de plus indécent : mais compoſez-le de Romaines, vous aurez tous les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Femmes ! Femmes ! objets chers & funeſtes, que la nature orna pour notre ſupplice, qui puniſſez quand on vous brave, qui pourſuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour ſont également nuiſibles, & qu'on ne peut ni rechercher, ni fuir impunément ! beauté, charme, attrait, ſimpathie ; être ou chimere inconcevable, abyſme de douleurs & de voluptés ! beauté, plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui ſe livre à ton calme trompeur ! c'eſt toi qui produit les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

FILLES.

Les Filles doivent être vigilantes & laborieuſes ; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elles, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien plus cruels. Elles ſeront, toute leur vie, aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſévere, qui eſt celle des bienſéances : il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coute jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaiſies pour les ſoumettre aux volontés d'autrui.

Une petite Fille qui aimera ſa mere ou ſa mie, travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui : le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle

prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile que celles qui ne ſe plaiſent pas avec leurs meres, plus qu'avec perſonne au monde, puiſſent un jour tourner à bien: mais pour juger de leurs vrais ſentimens, il faut les étudier, & non pas ſe fier à ce qu'elles diſent; car elles ſont flatteuſes, diſſimulées, & ſçavent de bonne heure ſe déguiſer.

La premiere choſe que remarquent en grandiſſant les jeunes perſonnes, c'eſt que tous les agrémens de la parure ne leur ſuffiſent point, ſi elles n'en ont qui ſoient à elles. On ne peut jamais ſe donner la beauté, & l'on n'eſt pas ſi-tôt en état d'acquérir la coquettetie; mais on peut déja chercher à donner un tour agréable à ſes geſtes, un accent flatteur à ſa voix, à compoſer ſon maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuſes & à choiſir

par-tout ſes avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre ; les bras ſe développent, la démarche s'aſſure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on ſoit miſe, il y a un art de ſe faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus ſeulement d'aiguille & d'induſtrie ; de nouveaux talens ſe préſentent, & font déjà ſentir leur utilité.

En France, les Filles vivent dans des couvens, & les femmes courent le monde. Chez les Anciens c'étoit tout le contraire : les Filles avoient beaucoup de jeux & de fêtes publiques : les femmes vivoient retirées. Cet uſage étoit plus raiſonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une ſorte de coquetterie eſt permiſe aux Filles à marier ; s'amuſer eſt leur grande affaire. Les femmes ont d'autres ſoins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher ; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réfor-

me, & malheureuſement elles donnent le ton.

Il eſt indigne d'un homme d'honneur d'abuſer de la ſimplicité d'une jeune Fille, pour uſurper en ſecret les mêmes libertés qu'elle peut ſouffrir devant tout le monde. Car on ſçait ce que la bienſéance peut tolérer en public; mais on ignore où s'arrête, dans l'ombre du myſtere, celui qui ſe fait ſeul juge de ſes fantaiſies.

Voulez-vous inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes? Sans leur dire inceſſamment: ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs Amans. Dépeignez-leur l'homme de

bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maitresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison : faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sçait servir sa maitresse que comme on sçait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble,

celle de régner ſur des ames grandes & fortes, celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne ceſſent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuſons ſans ceſſe à des puérilités pour reſter plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! & depuis quand ſont-ce les hommes qui ſe mêlent de l'éducation des Filles ? Qui eſt-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de colléges : grand malheur ! eh ! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons ! ils feroient plus ſenſément & plus honnêtement élevés. Force-t-on vos Filles à perdre leur tems en niaiſeries ? Leur fait-on malgré elles paſſer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les

instruire & faire instruire à votre gré Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent ? eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur ? plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; & c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

A force d'interdire aux femmes le chant, la danse & tous les amusemens du monde, on les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Alba-

noiſe les cultive pour le harem d'Iſpahan. Les maris, dira-t-on, ne ſe ſoucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'etre employés à leur plaire, ne ſervent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les deshonorent. Mais penſez-vous qu'une femme aimable & ſage, ornée de pareils talens, & qui les conſacreroit à l'amuſement de ſon mari, n'ajouteroit pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Perſonne n'a-t-il vû d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſçait fournir du ſien aux amuſemens communs? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

SOCIÉTÉ CONJUGALE.

La relation ſociale des Sexes eſt admirable. De cette Société réſulte une perſonne morale, dont la femme eſt l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'eſt de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir; & de la femme, que l'Homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter auſſi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût auſſi-bien qu'elle l'eſprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une diſcorde éternelle, & leur Société ne pourroit ſubſiſter. Mais dans l'harmonie qui régne entre eux, tout tend à la fin commune, on ne ſçait lequel met le plus du ſien; chacun ſuit l'im-

pulſion de l'autre; chacun obéit, & tous deux ſont les maîtres.

L'empire de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & deshonneur.

Je ne connois pour les deux Sexes que deux claſſes réellement diſtinguées; l'une de gens qui penſent, l'autre de gens qui ne penſent point, & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere

de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre; car le plus grand charme de la Société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs; souvent même elle y sert; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de sçavoir les offices de Ciceron, pour être homme de bien; & la femme du monde la plus honnête sçait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréa-

ble, & c'eſt une triſte choſe pour un pere de famille qui ſe plaît dans ſa maiſon, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à perſonne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élévera-t-elle ſes enfans? Comment diſcernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les diſpoſera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne ſçaura que les flatter ou les menacer, les rendre inſolens ou craintifs; elle en fera des ſinges maniérés ou d'étourdis poliçons; jamais de bons eſprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni parconſéquent dans un rang où l'on ne ſçauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois

mieux une fille ſimple & groſſierement élevée, qu'une fille ſçavante & bel eſprit qui viendroit établir dans ma maiſon un tribunal de litterature dont elle ſe feroit la préſidente. Une femme bel eſprit eſt le fléau de ſon mari, de ſes enfans, de ſes amis, de ſes valets, de tout le monde. De la ſublime élevation de ſon beau génie, elle dédaigne tous ſes devoirs de femme, & commence toujours par ſe faire homme à la maniere de Mademoiſelle de l'Enclos. Au-dehors elle eſt toujours ridicule & très-juſtement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être auſſi-tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſçait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On ſçait quel eſt le diſcret homme de

lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatannerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoutante, je la préfererois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre

étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Déſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveillance, eſt ce qu'on doit préferer; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'uſent pas comme la beauté; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plaît à ſon mari comme le premier jour.

La diverſité de fortune & d'état s'é-

clipſe & ſe confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur; mais celle d'humeur & de caractère demeure, & c'eſt par elle qu'on eſt heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de régle que l'amour choiſit mal; le pere qui n'a de régle que l'opinion choiſit plus mal encore.

Peut-on ſe faire un ſort excluſif dans le mariage? Les biens, les maux n'y ſont-ils pas communs malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on ſe donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours ſur celui qui les cauſe?

La recette contre le refroidiſſement de l'amour dans le mariage, eſt ſimple & facile; c'eſt de continuer d'être amans quand on eſt époux. Les nœuds qu'on veut trop ſerrer, rompent; voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impoſe aux deux

deux époux, eſt le plus ſaint de tous les droits; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre, eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion qui raſſaſie que l'aſſujettiſſement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme? Qu'elle ſoit toujours votre maîtreſſe & la ſienne. Soyez amans heureux, mais reſpectueux : obtenez tout de l'amour ſans rien exiger du devoir; & que les moindres faveurs ne ſoient jamais pour vous des droits, mais des graces : ſouvenez-vous toujours que même dans le mariage, le plaiſir n'eſt légitime que quand le deſir eſt partagé.

L'amour n'eſt pas toujours néceſſaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté, la vertu, de certaines conve-

nances, moins de conditions & d'âges que de caractères & d'humeurs, suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les Amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sçachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Y a-t-il au monde un ſpectacle auſſi touchant, auſſi reſpectable que celui d'une mere de famille entourée de ſes enfans, réglant les travaux de ſes domeſtiques, procurant à ſon mari une vie heureuſe, & gouvernant ſagement ſa maiſon? C'eſt-là qu'elle ſe montre dans toute la dignité d'une honnête femme; & c'eſt-là qu'elle inſpire vraiment du reſpect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maiſon dont la maîtreſſe eſt abſente eſt un corps ſans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de ſa maiſon perd ſon plus grand luſtre, & dépouillée de ſes vrais ornemens, elle ſe montre avec indécence.

Ce n'eſt pas ſeulement l'intérêt des époux, mais la cauſe commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne ſoit point altérée. Chaque fois que deux époux s'uniſſent par un nœud ſo-

lemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, pêche premierement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Une femme vertueuſe ne doit pas ſeulement mériter l'eſtime de ſon mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle eſt blâmable ; & fût-elle innocente, elle a tort ſi-tôt qu'elle eſt ſoupçonnée ; car les apparences mêmes ſont au nombre de ſes devoirs.

Pourquoi les femmes doivent-elles vivre retirées & ſéparées des hommes ? Ferons-nous cette injure au Sexe, de croire que ce ſoit par des raiſons tirées de ſa foibleſſe, & ſeulement pour éviter le danger des tentations ? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille ſans ceſſe environnée d'objets qui nourriſſent en elle des ſentimens d'honneur, & livrée aux plus reſpectables devoirs de la nature. Ce qui les ſépare des hommes, c'eſt la nature elle-même qui leur preſcrit des occupations différentes ; c'eſt cette douce & timide mo-

destie qui, sans songer précisément à la chasteté, en est la plus sûre gardienne; c'est cette reserve attentive & piquante, qui, nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les désirs & le respect, sert pour ainsi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la régle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris; parce qu'à l'aide de cette sage & discrette réserve, sans caprice & sans refus, elles sçavent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance, & les empêchent de jamais se rassasier d'elles.

Quelque précaution qu'on puisse prendre, la jouissance use les plaisirs, & l'amour avant tous les autres. Mais quand l'amour a duré long-tems, une douce habitude en remplit le vuide, &

l'attrait de la confiance ſuccéde aux tranſports de la paſſion. Les enfans forment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaiſon non moins douce, & ſouvent plus forte que l'amour même.

Par pluſieurs raiſons tirées de la nature de la choſe, le pere doit commander dans la famille. Premierement, l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere ; mais il faut que le gouvernement ſoit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2°. Quelques légeres qu'on veuille ſuppoſer les incommodités particulieres à la femme ; comme elles ſont toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'eſt une raiſon ſuffiſante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance eſt parfaitement égale, une paille ſuffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inſpection ſur la conduite de ſa

femme; parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans, qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir, n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre n'a pas le même droit sur le mari. 3°. Les enfans doivent obéir au pere, d'abord par nécessité, ensuite par reconnoissance; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie, ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens. 4°. A l'égard des domestiques, ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il donne; sauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir.



DEVOIR DES MERES.

LE Devoir des femmes de nourrir leurs enfans n'eſt pas douteux : mais on diſpute ſi, dans le mépris qu'elles en font, il eſt égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette queſtion, dont les Médecins ſont les Juges, pour décidée au ſouhait des femmes ; & pour moi je penſerois bien auſſi qu'il vaut mieux que l'enfant ſuce le lait d'une nourrice en ſanté, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même ſang dont il eſt formé.

Mais la queſtion doit-elle s'enviſager ſeulement par le côté phyſique, & l'enfant a-t-il moins beſoin des ſoins d'une mere que de ſa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui

donner le lait qu'elle lui refuſe : la ſollicitude maternelle ne ſe ſupplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'un autre au lieu du ſien, eſt une mauvaiſe mere ; comment ſera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal ſoigné aura le tems de périr cent fois, avant que ſa nourrice ait pour lui une tendreſſe de mere.

De cet avantage même réſulte un inconvénient, qui ſeul devroit ôter à toute femme ſenſible le courage de faire nourrir ſon enfant par un autre : c'eſt celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner ; de voir ſon enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de ſentir que la tendreſſe qu'il conſerve pour ſa propre mere, eſt une grace, & que celle qu'il a pour ſa mere adoptive eſt un devoir : car où j'ai trou-

vé les ſoins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, eſt d'inſpirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables ſervantes. Quand leur ſervice eſt achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice; à force de là mal recevoir, on la rebute de venir voir ſon nourriſſon. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit ſe ſubſtituer à elle, & réparer ſa négligence par la cruauté, ſe trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourriſſon dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriſer un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de ſon lait.

Point de mere, point d'enfant. Entr'eux, les devoirs ſont réciproques, & s'ils ſont mal remplis d'un côté, ils ſe-

ront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer ſa mere avant de ſçavoir qu'il le doit. Si la voix du ſang n'eſt fortifiée par l'habitude & les ſoins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainſi dire, avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en ſort encore par une route oppoſée, lorſqu'au lieu de négliger les ſoins de mere, une femme les porte à l'excès; lorſqu'elle fait de ſon enfant ſon idole; qu'elle augmente & nourrit ſa foibleſſe pour l'empêcher de la ſentir, & qu'eſpérant le ſouſtraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, ſans ſonger combien, pour quelques incommodités dont elle le préſerve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls ſur ſa tête, & combien c'eſt une précaution barbare de prolonger la foibleſſe de l'enfance

ſous les fatigues des hommes faits. Thetis, pour rendre ſon fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie eſt belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la moleſſe, elles les préparent à la ſouffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute eſpéce, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des meres de nourrir les enfans dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ſes premiers devoirs ; commencez par les meres ; vous ſerez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient ſucceſſivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altere ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maiſons prend un air moins vivant ; le ſpectacle touchant d'une famille naiſ-

ſante n'attache plus les maris, n'impoſe plus d'égards aux étrangers ; on reſpecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point de réſidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les liens du ſang ; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres ni ſœurs ; tous ſe connoiſſent à peine, comment s'aimeroient-ils ? chacun ne ſonge plus qu'à ſoi. Quand la maiſon n'eſt plus qu'une triſte ſolitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont ſe réformer d'elles-mêmes, les ſentimens de la nature ſe réveiller dans tous les cœurs ; l'état va ſe repeupler ; ce premier point, ce point ſeul va tout réunir. L'attrait de la vie domeſtique eſt le meilleur contrepoiſon des mauvaiſes mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable ; il

rend le pere & la mere plus néceſſaires, plus chers l'un à l'autre, il reſſerre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille eſt vivante & animée, les ſoins domeſtiques ſont la plus chere occupation de la femme & le plus doux amuſement du mari. Ainſi, de ce ſeul abus corrigé, réſulteroit bientôt une réforme générale; bientôt la natúre auroit repris tous ſes droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres, bientôt les hommes reviendront peres & maris.



DEVOIR DES PERES.

COMME la véritable nourrice de l'enfant eſt la mere, le véritable précepteur eſt le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainſi que dans leur ſyſtême : que des mains de l'un l'enfant paſſe dans celles de l'autre. Il ſera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zèle ſuppléra mieux au talent, que le talent au zèle.

Un pere quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de ſa tâche. Il doit des hommes à ſon eſpéce, il doit à la ſociété des hommes ſociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, eſt coupable

ble & plus coupable, peut-être, quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere, n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans, & de les élever lui-même. Lecteurs, vous pouvez m'en croire; je prédis à quiconque a des entrailles, & néglige de si saints devoirs, qu'il versera long-tems sur sa faute, des larmes ameres, & n'en sera jamais consolé.

Mais, que fait cet homme riche, ce pere de famille si affairé, & forcé selon lui, de laisser ses enfans à l'abandon? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vénale! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent? Ne t'y trompe point; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes, c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

Un pere qui ſentiroit tout le prix d'un bon gouverneur, prendroit le parti de s'en paſſer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir, qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc ſe faire un ami? Qu'il éleve ſon fils pour l'être ; le voilà diſpenſé de le chercher ailleurs, & la nature a déja fait la moitié de l'ouvrage.



ÉDUCATION.

NOUS naiſſons foibles, nous avons beſoin de forces : nous naiſſons depourvus de tout, nous avons beſoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naiſſance, & dont nous avons beſoin étant grands, nous eſt donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choſes. Le développement interne de nos facultés & de nos organes, eſt l'éducation de la nature : l'uſage qu'on nous apprend à faire de ce développement eſt l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience ſur les objets qui nous affectent, eſt l'éducation des choſes.

Chacun de nous eſt donc formé par

trois ſortes de maîtres. Le diſciple, dans lequel leurs diverſes leçons ſe contrarient eſt mal élevé, & ne ſera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes ſur les mêmes points, & tendent aux mêmes fins, va ſeul à ſon but & va conſéquemment. Celui-là ſeul eſt bien élevé.

L'éducation de l'enfance eſt celle qui importe le plus; & cette premiere éducation appartient inconteſtablement aux femmes : ſi l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes, il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes, par préference dans vos traités d'éducation; car, outre qu'elles ſont à portée d'y veiller de plus près que les hommes, & qu'elles y influent toujours d'avantage, le ſuccès les intéreſſe auſſi beaucoup plus, puiſque la plûpart des veuves ſe trouvent preſque à la merci

de leurs enfans, & qu'alors ils leur ſont vivement ſentir, en bien ou en mal, l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix, toujours ſi occupées des biens & ſi peu des perſonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu, ne donnent pas aſſez d'autorité aux meres. Cependant leur état eſt plus ſûr que celui des peres; leurs devoirs ſont plus pénibles; leurs ſoins importent plus au bon ordre de la famille; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occaſions où un fils qui manque de reſpect à ſon pere, peut, en quelque ſorte, être excuſé : mais ſi dans quelque occaſion que ce fût, un enfant étoit aſſez dénaturé pour en manquer à ſa mere, à celle qui l'a porté dans ſon ſein, qui l'a nourri de ſon lait, qui, durant des années, s'eſt oubliée elle-même, pour ne s'occuper que de lui, on devroit ſe hâter

d'étouffer ce miſérable, comme un monſtre indigne de voir le jour.

Celui d'entre nous qui ſçait le mieux ſupporter les biens & les maux de cette vie eſt le mieux élevé : d'où il ſuit que la véritable éducation conſiſte moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naiſſoient attachés au ſol d'un pays, ſi la même ſaiſon duroit toute l'année, ſi chacun tenoit à ſa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer, la pratique d'éducation établie, ſeroit bonne à certain égard; l'enfant élevé pour ſon état, n'en ſortant jamais, ne pourroit être expoſé aux inconvéniens d'un autre. Mais vû la mobilité des choſes humaines; vû l'eſprit inquiet & remuant de ce ſiécle qui bouleverſe tout à chaque génération, peut-on concevoir une méthode plus inſenſée que d'élever un enfant, comme n'ayant jamais à ſortir de ſa chambre,

comme devant être ſans ceſſe entouré de ſes gens? Si le malheureux fait un ſeul pas ſur la terre, s'il deſcend d'un ſeul dégré, il eſt perdu. Ce n'eſt pas lui apprendre à ſupporter la peine; c'eſt l'exercer à la ſentir.

Souvenez-vous toujours que l'eſprit d'une bonne inſtitution n'eſt pas d'enſeigner à l'enfant beaucoup de choſes, mais de ne laiſſer jamais entrer dans ſon cerveau que des idées juſtes & claires.

La partie la plus eſſentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'eſt jamais queſtion dans les éducations les plus ſoignées, c'eſt de lui bien faire ſentir ſa miſere, ſa foibleſſe, ſa dépendance, & le peſant joug de la néceſſité que la nature impoſe à l'homme, & ce'a non-ſeulement afin qu'il ſoit ſenſible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug, mais ſur-tout afin qu'il connoiſſe de bon-

ne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Appropriez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux.

Mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions, plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner.

Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

ENFANS.

Dans le commencement de la vie, où la mémoire & l'imagination ſont encore inactives, l'enfant n'eſt attentif qu'à ce qui affecte actuellement ſes ſens. Ses ſenſations étant les premiers matériaux de ſes connoiſſances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'eſt préparer ſa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à ſon entendement: mais comme il n'eſt attentif qu'à ſes ſenſations, il ſuffit d'abord de lui montrer bien diſtinctement la liaiſon de ces mêmes ſenſations avec les objets qui les cauſent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous oppoſez point à cette inquiétude: elle lui ſuggere un apprentiſſage très-néceſſaire. C'eſt ainſi qu'il apprend à ſentir la chaleur, le froid, la

dureté, la molleſſe, la peſanteur, la légereté des corps; à juger de leur grandeur, de leur figure, & de toutes leurs qualités ſenſibles, en regardant, palpant, écoutant, ſur-tout en comparant la vue au toucher, en eſtimant à l'œil la ſenſation qu'ils feroient ſous ſes doigts.

Ce n'eſt que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choſes qui ne ſont pas nous; & ce n'eſt que par notre propre mouvement que nous acquerons l'idée de l'étendue. C'eſt parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour ſaiſir l'objet qui le touche, ou l'objet qui eſt à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un ſigne d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter; & point du tout: c'eſt ſeulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans ſon cerveau,

puis ſur ſes yeux, il les voit maintenant au bout de ſes bras ; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc ſoin de le promener ſouvent, de le tranſporter d'une place à l'autre, de lui faire ſentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des diſtances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît ; car ſi-tôt qu'il n'eſt plus abuſé par les ſens, ſon effort change de cauſe.

Le mal-aiſe des beſoins s'exprime par des ſignes, quand le ſecours d'autrui eſt néceſſaire pour y pourvoir. De-là, les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être, puiſque toutes leurs ſenſations ſont effectives : quand elles ſont agréables, ils en jouiſſenten ſilence ; quand elles ſont pénibles, ils le diſent dans leur langage, & demandent du ſoulagement. Or, tant qu'ils ſont éveil-

lés, ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence ; ils dorment où sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes : sans doute, il y en a une ; & c'est celle que les enfans parlent avant de sçavoir parler. Cette langue n'est pas articulée ; mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles : ce n'est point le sens du mot qu'ils en-

tendent, mais l'accent dont il eſt accompagné.

Au langage de la voix ſe joint celui du geſte, non moins énergique. Ce geſte n'eſt pas dans les foibles mains des enfans, il eſt ſur leur viſage. Il eſt étonnant combien ces phyſionomies mal formées ont déja d'expreſſion : leurs traits changent d'un inſtant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le ſourire, le deſir, l'effroi naître & paſſer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre viſage. Ils ont certainement les muſcles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne diſent preſque rien. Tel doit être le genre de leurs ſignes dans un âge où l'on n'a que des beſoins corporels ; l'expreſſion des ſenſations eſt dans les grimaces, l'expreſſion des ſentimens eſt dans les regards.

Les premiers pleurs des enfans ſont des prieres : ſi on n'y prend garde, ils deviennent bientôt des ordres. Ils commencent par ſe faire aſſiſter, ils finiſſent par ſe faire ſervir. Ainſi de leur propre foibleſſe, d'où vient d'abord le ſentiment de leur dépendance, naît enſuite l'idée de l'empire & de la domination : mais cette idée étant moins excitée par leurs beſoins que par nos ſervices, ici commencent à ſe faire appercevoir les effets moraux dont la cauſe immédiate n'eſt pas dans la nature ; & l'on voit déjà pourquoi, dès ce premier âge, il importe de démêler l'intention ſecrette que dicte le geſte ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort ſans rien dire, il croit atteindre à l'objet, parce qu'il n'en eſtime pas la diſtance ; il eſt dans l'erreur : mais quand il ſe plaint & crie en tendant la main, alors il ne s'abuſe plus ſur la diſtance ;

il commande à l'objet de s'approcher, ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le ſecond, ne faites pas ſeulement ſemblant de l'entendre ; plus il criera, moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes, car il n'eſt pas leur maître ; ni aux choſes, car elles ne l'entendent point. Ainſi, quand un enfant deſire quelque choſe qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une concluſion qui eſt de ſon âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui ſuggérer.

Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il caſſe, il briſe tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiſeau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe ſans ſçavoir ce qu'il fait. Pour-

quoi cela? D'abord la philoſophie en va rendre raiſon par des vices naturels, l'orgueil, l'eſprit de domination, l'amour propre, la méchanceté de l'homme; le ſentiment de ſa foibleſſe, pourra-t elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de ſe prouver à lui-même ſon propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & caſſé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foibleſſe de l'enfance; non-ſeulement il reſte immobile & paiſible, il veut encore que tout y reſte autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir régner un calme univerſel. Comment la même impuiſſance jointe aux mêmes paſſions produiroit-elle des effets ſi différens dans les deux âges, ſi la cauſe primitive n'étoit changée? Et où peut-on chercher cette diverſité de cauſes, ſi ce n'eſt dans l'état phyſique des deux in-

dividus? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un se forme, & l'autre se détruit; l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle est surabondante & s'étend au-dehors; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe, il suffit qu'il change l'état des choses, & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté; c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même tems que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible,

en leur laiſſant peu de force pour s'y livrer. Mais ſi-tôt qu'ils peuvent conſidérer les gens qui les environnent comme des inſtrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en ſervent pour ſuivre leur penchant, & ſuppléer à leur propre foibleſſe. Voilà comment ils deviennent incommodes, tirans, impérieux, méchans, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un eſprit naturel de domination, mais qui le leur donne: car il ne faut pas une longue expérience pour ſentir combien il eſt agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir beſoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandiſſant, on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on ſe renferme davantage en ſoi-même. L'ame & le corps ſe mettent, pour ainſi dire en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mou-

vement néceſſaire à notre conſervation. Mais le deſir de commander ne s'éteint pas avec le beſoin qui l'a fait naître; l'empire éveille & flatte l'amour propre, & l'habitude le fortifie : ainſi ſuccéde la fantaiſie au beſoin; ainſi prennent leurs premieres racines, les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature; voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces ſuperflues, les enfans n'en ont pas même de ſuffiſantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laiſſer l'uſage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne ſçauroient abuſer. Premiere maxime.

Il faut les aider, & ſuppléer à ce qui leur manque, ſoit en intelligence, ſoit en force, dans tout ce qui eſt du

besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne sçavent pas dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces régles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire; de leur laisser plus faire par eux-mêmes, & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de

ce qui ne ſera pas en leur pouvoir.

L'enfant qui ne connoît que les beſoins phyſiques, ne pleure que quand il ſouffre, & c'eſt un grand avantage; car alors on ſçait à point nommé quand il a beſoin de ſecours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il eſt poſſible. Mais ſi vous ne pouvez le ſoulager, reſtez tranquille, ſans le flatter pour l'appaiſer; vos careſſes ne guériront pas ſa colique : cependant il ſe ſouviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il ſçait une fois vous occuper de lui à ſa volonté, le voilà devenu votre maître; tout eſt perdu.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'eſt ni lié ni malade, & qu'on ne laiſſe manquer de rien, ne ſont que des pleurs d'habitnde & d'obſtination : ils ne ſont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en ſçavoir endurer l'importunité, la multiplie,

ſans ſonger qu'en faiſant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le ſeul moyen de guérir, ou prévenir cette habitude, eſt de n'y faire aucune attention. Perſonne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans: ils ſont obſtinés dans leurs tentatives; mais ſi vous avez plus de conſtance, qu'eux d'opiniâtreté, ils ſe rebutent & n'y reviennent plus. C'eſt ainſi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verſer que quand la douleur les y force.

Au reſte quand ils pleurent par fantaiſie ou par obſtination, un moyen ſûr pour les empêcher de continuer, eſt de les diſtraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur faſſe oublier qu'ils vouloient pleurer. La plûpart des nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il eſt très-utile; mais il eſt de

la derniere importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire, & qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or voilà sur quoi toutes les nourrices sont mal-adroites.

Quand les enfans commencent à parler, ils pleurent moins. Ce progrès est naturel; un langage est substitué à l'autre. Si-tôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles, pourquoi le diroient-ils avec des cris, si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer?

Il est bien étrange, que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation, la jalousie, l'envie, la vanité, l'avidité, la vile crainte, toutes les passions les plus dangereuses, les plus promptes à fermenter, & les plus propres à corrompre l'ame, même avant que le corps soit formé. A cha-

que inſtruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur ; d'inſenſés inſtituteurs penſent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'eſt que bonté ; & puis ils nous diſent gravement : tel eſt l'homme. Oui ; tel eſt l'homme que vous avez fait.

On a eſſayé tous les inſtrumens, hors un : le ſeul préciſément qui peut réuſſir ; la liberté bien réglée. Il ne faut point ſe mêler d'élever un enfant quand on ne ſçait pas le conduire où l'on veut par les ſeules loix du poſſible & de l'impoſſible. La ſphère de l'un ou de l'autre lui eſt également inconnue, on l'étend, on la reſſerre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne ; on le pouſſe, on le retient avec le ſeul lien de la néceſſité, ſans qu'il en murmure : on le rend ſouple & docile par la ſeule force

force des choſes, ſans qu'aucun vice ait l'occaſion de germer en lui : car jamais les paſſions ne s'animent, tant qu'elles ſont de nul effet.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant de ſe meſurer avec tout ce qui l'environne, & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités ſenſibles qui peuvent ſe rapporter à lui, ſa premiere étude eſt une ſorte de phyſique expérimentale, rélative à ſa propre conſervation, & dont on le détourne par des études ſpéculatives, avant qu'il ait reconnu ſa place ici bas. Tandis que ſes organes délicats & flexibles peuvent s'ajuſter aux corps ſur leſquels ils doivent agir, tandis que ſes ſens encore purs ſont exempts d'illuſions, c'eſt le tems d'éxercer les uns & les autres aux fonctions qui leur ſont propres ; c'eſt le tems d'apprendre à connoître les rapports

ſenſibles que les choſes ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les ſens, la premiere raiſon de l'homme eſt une raiſon ſenſitive; c'eſt elle qui ſert de baſe à la raiſon intellectuelle : nos premiers maîtres de philoſophie ſont nos pieds, nos mains, nos yeux. Subſtituer des livres à tout cela, ce n'eſt pas nous apprendre à raiſonner; c'eſt nous apprendre à nous ſervir de la raiſon d'autrui; c'eſt nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien ſçavoir.

Les penſées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix ſous leurs mains, ſans que pour cela ni les penſées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choſes que dit un enfant

ne ſont pas pour lui ce qu'elles ſont pour nous ; il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, ſi tant eſt qu'il en ait, n'ont dans ſa tête ni ſuite ni liaiſon ; rien de fixe, rien d'aſſuré dans tout ce qu'il penſe. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens, vous lui trouverez un reſſort d'une extrême activité, une clarté d'eſprit à percer les nues. Le plus ſouvent, ce même eſprit vous paroîtra lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance, & tantôt il reſte immobile. Un inſtant, vous diriez : c'eſt un génie ; & l'inſtant d'après, c'eſt un ſot. Vous vous tromperiez toujours ; c'eſt un enfant. C'eſt un aiglon qui fend l'air un inſtant, & retombe l'inſtant d'après dans ſon aire.

L'homme a trois ſortes de voix, ſçavoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuſe, & la

voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix, ainsi que l'homme, sans les sçavoir allier de même: il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens; mais il ne sçait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent: ils crient, mais ils n'accentuent pas; & comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires; je ne sçache point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus diffi-

cile que de diſtinguer dans l'enfance la ſtupidité réelle, de cette apparente & trompeuſe ſtupidité qui eſt l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes ayent des ſignes ſi ſemblables, & cela doit pourtant être; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées, toute la différence qui ſe trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas, eſt que le dernier n'admet que de fauſſes idées, & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune; il reſſemble donc au ſtupide, en ce que l'un n'eſt capable de rien, & que rien ne convient à l'autre. Le ſeul ſigne qui peut les diſtinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à ſa portée, au lieu que le premier eſt toujours le même par-tout. Le jeune Caton, durant ſon enfance, ſembloit un imbécille dans la maiſon. Il étoit taciturne &

opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que ſon oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette anti-chambre, peut-être eût-il paſſé pour une brute juſqu'à l'âge de raiſon : ſi Céſar n'eût point vécu, peut-être eût-on traité de viſionnaire ce même Caton, qui pénétra ſon funeſte génie & prévit tous ſes projets de ſi loin. O que ceux qui jugent ſi précipitamment les enfans ſont ſujets à ſe tromper! ils ſont ſouvent plus enfans qu'eux.

L'apparente facilité d'apprendre eſt cauſe de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même eſt la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau liſſe & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui préſente ; mais rien ne reſte, rien ne pénétre. L'enfant retient les mots, les idées ſe réfléchiſſent ; ceux qui l'écoutent les en-

tendent, lui ſeul ne les entend point.

Il faut des obſervations plus fines qu'on ne penſe, pour s'aſſurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ſes deſirs que ſes diſpoſitions ; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de ſçavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'obſerver les enfans. Cet art ſeroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant ſe développent bien plus rapidement que ſes beſoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'eſt pas encore fait ſentir à lui ; l'organe même en reſte dans l'imperfection, & ſemble pour en ſortir que ſa volonté l'y force. Peu ſenſible aux injures de l'air & des ſaiſons, ſa chaleur naiſſante lui tient lieu d'ha-

bit, ſon appétit lui tient lieu d'aſſaiſonnement; tout ce qui peut nourrir eſt bon à ſon âge; s'il a ſommeil, il s'étend ſur la terre & dort; il ſe voit par-tout entouré de tout ce qui lui eſt néceſſaire; aucun beſoin imaginaire ne le tourmente; l'opinion ne peut rien ſur lui; ſes deſirs ne vont pas plus loin: non-ſeulement il peut ſe ſuffire à lui même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui faut; c'eſt le ſeul tems de ſa vie où il ſera dans ce cas.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces, qu'il a de trop à préſent & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des ſoins qui lui puiſſent profiter au beſoin. Il jettera, pour ainſi dire, dans l'avenir le ſuperflu de ſon être actuel: l'enfant robuſte fera des proviſions pour l'homme foible: mais il n'établira ſes magaſins ni dans les coffres qu'on peut

lui

lui voler, ni dans des granges qui lui ſont étrangeres ; pour s'approprier véritablement ſon acquis, c'eſt dans ſes bras, dans ſa tête, c'eſt dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des inſtructions, des études.

Il ne s'agit point d'enſeigner les ſciences à l'enfant, mais de lui donner du goût pour les aimer & des méthodes pour les apprendre quand ce goût ſera mieux développé.



ADOLESCENCE.

Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois : l'une pour exister, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce & l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfans des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal ; les filles sont des enfans, le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe, gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité,

femblent, à bien des égards, ne jamais être autre chofe.

Mais l'homme, en général, n'eft pas fait pour refter toujours dans l'enfance. Il en fort au tems prefcrit par la nature, & ce moment de crife, bien qu'affez court, a de longues influences.

Comme le mugiffement de la mer précède de loin la tempête, cette orageufe révolution s'annonce par le murmure des paffions naiffantes : une fermentation fourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportemens fréquens, une continuelle agitation d'efprit, rendent l'enfant prefque indifciplinable. Il devient fourd à la voix qui le rendoit docile : C'eft un lion dans fa fiévre : il méconnoît fon guide, il ne veut plus être gouverné. Aux fignes moraux d'une humeur qui s'altere, fe joignent des changemens fenfibles dans la figu-

re. Sa phyſionomie ſe développe & s'empreint d'un caractère ; le coton rare & doux qui croît au bas de ſes joues brunit, & prend de la conſiſtance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'eſt ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, les organes de l'ame, qui n'ont rien dit juſqu'ici, trouvent un langage & de l'expreſſion ; un feu naiſſant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une ſainte innocence, mais ils n'ont plus leur premiere imbécillité : il ſent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à ſçavoir les baiſſer & rougir ; il devient ſenſible avant de ſçavoir ce qu'il ſent ; il eſt inquiet ſans raiſon de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laiſſer du tems encore ; mais ſi ſa vivacité ſe rend trop impatiente, ſi ſon emportement ſe change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un inſtant à l'autre, s'il

verſe des pleurs ſans ſujet ; ſi, près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui, ſon pouls s'éleve & ſon œil s'enflamme, ſi la main d'une femme ſe poſant ſur la ſienne le fait friſſonner, s'il ſe trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulyſſe, ô ſage Ulyſſe ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de ſoin ſont ouvertes : les vents ſont déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail, ou tout eſt perdu.

La puberté & la puiſſance du ſexe ſont toujours plus hâtives chez les peuples inſtruits & policés, que chez les peuples ignorans & barbares. Les enfans ont une ſagacité ſinguliere pour démêler à travers toutes les ſingeries de la décence, les mauvaiſes mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte, les leçons d'honnêteté qu'on leur donne, le voile du myſtere qu'on affecte

de tendre devant leurs yeux, ſont autant d'aiguillons à leur curioſité.

Les inſtructions de la nature ſont tardives & lentes, celles des hommes ſont preſque toujours prématurées. Dans le premier cas, les ſens éveillent l'imagination; dans le ſecond, l'imagination éveille les ſens : elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver, d'affoiblir d'abord les individus, puis l'eſpéce même à la longue.

Le premier ſentiment dont un jeune homme élevé ſoigneuſement eſt ſuſceptible n'eſt pas l'amour, c'eſt l'amitié. Le premier acte de ſon imagination naiſſante eſt de lui apprendre qu'il a des ſemblables, & l'eſpèce l'affecte avant le ſexe.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure, & livrés aux femmes & à la débauche, étoient inhumains & cruels; la fougue du tem-

pérament les rendoit impatiens, vindicatifs, furieux : leur imagination, pleine d'un ſeul objet, ſe refuſoit à tout le reſte ; ils ne connoiſſoient ni pitié, ni miſéricorde ; ils auroient ſacrifié pere, mere & l'univers entiers, au moindre de leurs plaiſirs. Au contraire, un jeune homme elévé dans une heureuſe ſimplicité, eſt porté par les premiers mouvemens de la nature vers les paſſions tendres & affectueuſes : ſon cœur compatiſſant s'émeut ſur les peines de ſes ſemblables ; il treſſaille d'aiſe quand il revoit ſes camarades, ſes yeux ſçavent verſer des larmes d'attendriſſement ; il eſt ſenſible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit, le moment d'après, toute la bonté de ſon cœur dans l'effuſion de ſon repentir : il pleure, il gémit ſur la bleſſure qu'il a faite, il vou-

droit au prix de ſon ſang racheter celui qu'il a verſé; tout ſon emportement s'éteint, toute ſa fierté s'humilie devant le ſentiment de ſa fureur, un mot le déſarme; il pardonne les torts d'autrui d'auſſi bon cœur qu'il répare les ſiens. L'Adoleſcence n'eſt l'âge ni de la vengeance, ni de la haine : elle eſt celui de la commiſeration, de la clémence, de la généroſité. Oui, je le ſoutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'eſt pas mal né, & qui a conſervé juſqu'à vingt ans ſon innocence, eſt, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes.

Introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qui y aura été nourri dès ſon enfance; car le pre-

mier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus; au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute régle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort. Les jeunes Demoiſelles Françoiſes ſont toutes élevées dans les couvents juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre les manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance? Ce préjugé vient des gens du monde, qui ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acqué-

rir. Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le defait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en delivrer.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiecle ! ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la Jeuneſſe ; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont

que de petites ames, parce que leurs corps uſés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne ſçavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélérats.



Portrait & Caractere D'EMILE, *ou de l'Éleve de M.* ROUSSEAU, *à l'âge de dix à douze ans.*

SA figure, ſon port, ſa contenance annoncent l'aſſurance & le contentement; la ſanté brille ſur ſon viſage; ſes pas affermis lui donnent un air de vigueur; ſon teint délicat encore ſans être fade n'a rien d'une molleſſe efféminée, l'air & le ſoleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de ſon ſexe; ſes muſcles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une phyſionomie naiſſante; ſes yeux, que le feu du ſentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur ſérénité native; de longs chagrins ne les ont point obſcurcis, des pleurs ſans fin n'ont point ſil-

lonné ſes joues. Voyez dans ſes mouvemens prompts, mais ſûrs, la vivacité de ſon âge, la fermeté de l'indépendance, l expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas inſolent, ni vain; ſon viſage qu'on n'a pas collé ſur des livres ne tombe pas ſur ſon eſtomach : on n'a pas beſoin de lui dire, *levez la tête*; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baiſſer.

Faiſons lui place au milieu de l'aſſemblée. Meſſieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ſes importunités, ni ſon babil, ni ſes queſtions indiſcrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui ſeul, & que vous ne puiſſiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous diſe ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que

la vérité naïve & ſimple, ſans ornement, ſans apprêt, ſans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il penſe, tout auſſi librement que le bien; ſans s'embarraſſer en aucune ſorte de l'effet que fera ſur vous ce qu'il aura dit; il uſera de la parole dans toute la ſimplicité de ſa premiere inſtitution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient preſque toujours renverſer les eſpérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuſe rencontre, qui par hazard leur tombe ſur la langue. Si le mien donne rarement de telles eſpérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuiſe pas ſur un babil qu'il ſçait qu'on n'écoute point. Ses idées ſont bornées, mais nettes; s'il ne ſçait rien par cœur, il ſçait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre

enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature; ſon eſprit n'eſt point dans ſa langue, mais dans ſa tête; il a moins de mémoire que de jugement; il ne ſçait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas ſi bien que les autres diſent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne ſçait ce que c'eſt que routine, uſage, habitude; ce qu'il fit hier n'influe point ſur ce qu'il fait aujourdhui : il ne ſuit jamais de formule, ne céde point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainſi n'attendez pas de lui des diſcours dictés ni des manieres étudiées, mais toujours l'expreſſion fidéle de ſes idées & la conduite qui naît de ſes penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui ſe rapportent à ſon état actuel, aucune ſur l'état relatif des

hommes : & de quoi lui ſerviroient-elles, puiſqu'un enfant n'eſt pas encore membre actif de la ſociété ? Parlez-lui de liberté, de propriété, de convention même : il peut en ſçavoir juſques-là ; il ſçait pourquoi ce qui eſt à lui eſt à lui, & pourquoi ce qui n'eſt pas à lui n'eſt pas à lui. Paſſé cela, il ne ſçait plus rien. Parlez-lui de devoir, d'obéiſſance, il ne ſçait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque choſe, il ne vous entendra pas : mais dites-lui ; ſi vous me faiſiez tel plaiſir, je vous le rendrois dans l'occaſion : à l'inſtant il s'empreſſera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre ſon domaine, & d'acquérir ſur vous des droits qu'il ſçait être inviolables : peut-être même n'eſt-il pas fâché de tenir une place, de faire nombre, d'être compté pour quelque choſe ; mais s'il a ce dernier motif, le voilà déjà

ſorti

ſorti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De ſon côté, s'il a beſoin de quelque aſſiſtance, il la demandera indifferemment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à ſon laquais : tous les hommes ſont encore égaux à ſes yeux. Vous voyez, à l'air dont il prie, qu'il ſent qu'on ne lui doit rien. Il ſçait que ce qu'il demande eſt une grace, il ſçait auſſi que l'humanité porte à en accorder. Ses expreſſions ſont ſimples & laconiques. Sa voix, ſon regard, ſon geſte, ſont d'un être également accoutumé à la complaiſance & au refus. Ce n'eſt ni la rampante & ſervile ſoumiſſion d'un eſclave, ni l'impérieux accent d'un maître; c'eſt une modeſte confiance en ſon ſemblable; c'eſt la noble & touchante douceur d'un être libre, mais ſenſible &

foible, qui implore l'aſſiſtance d'un être libre, mais fort & bienfaiſant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande, il ne vous remerciera pas, mais il ſentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refuſez, il ne ſe plaindra point, il ſçait que cela ſeroit inutile : il ne ſe dira point; on m'a refuſé : mais il ſe dira; cela ne pouvoit pas être; & on ne ſe mutine guères contre la néceſſité bien reconnue.

Laiſſez le ſeul en liberté, voyez-le agir ſans lui rien dire; conſidérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas beſoin de ſe prouver qu'il eſt libre, il ne fait jamais rien par étourderie, & ſeulement pour faire un acte de pouvoir ſur lui-même; ne ſçait-il pas qu'il eſt toujours maître de lui? Il eſt alerte, léger, diſpos; ſes mouvemens ont toute la vivacité de ſon âge, mais vous n'en voyez pas un qui n'ait

une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées & les connoît : ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux ; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque, il s'effraiera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle ; il en porte

le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui; ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & serein, la physionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens?

Voul-z-vous à présent le juger par comparaison? Mêlez-le avec dautres enfans, & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la per,

fection de leur âge. Parmi les enfans de la ville, nul n'eſt plus adroit que lui, mais il eſt plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payſans, il les égale en force & les paſſe en adreſſe. Dans tout ce qui eſt à portée de l'enfance, il juge, il raiſonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Eſt-il queſtion d'agir, de courir, de ſauter, d'ébranler des corps, d'enlever des maſſes, d'eſtimer des diſtances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? On diroit que la nature eſt à ſes ordres, tant il ſçait aiſément plier toutes choſes à ſes volontés. Il eſt fait pour guider, pour gouverner ſes égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres; ils ſentiront toujours ſa ſupériorité ſur eux. Sans vouloir commander, il ſera le maître; ſans croire obéir, ils obéiront.

Il eſt parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté ſa perfection aux dépens de ſon bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raiſon de ſon âge, il a été heureux & libre autant que ſa conſtitution lui permet de l'être. Si la fatale faulx vient moiſſonner en lui la fleur de nos eſpérances, nous n'avons point à pleurer à la fois ſa vie & ſa mort ; nous n'aigrirons pas nos douleurs du ſouvenir de celles que nous lui aurons cauſées ; nous nous dirons : au moins il a joui de ſon enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.



Portrait & Caractere du même Eleve dans un âge plus avancé ; de son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte.

DANS quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller: les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste, ni vaine, elle est naturelle & vraie ; il ne connoît ni

gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne ? Tout au contraire, si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ses manieres, parce qu'il ne les préfere point à lui dans son cœur : mais il ne montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester de bout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoiqu'en général Emile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc pas diſputeur, ni contrediſant : il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits. Il parle peu parce qu'il ne ſe ſoucie guères qu'on s'occupe de lui; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles; autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler? Emile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard.

Loin de choquer les manieres des

autres, Emile s'y conforme aſſez volontiers, non pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoi qu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres : il n'eſt pas pour cela timide & craintif; s'il ſe dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiéte guères, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſou mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec

une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme, & non ſuffiſant, ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté.

Qu'and on aime on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet de trouver une compagne eſtimable, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont, ſont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne

ſçais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreſſement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raiſons d'y reſter! pour auprès d'elles, je crois qu'il ſera quelquefois timide & embarraſſé; mais ſûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop ſouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreſſement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il ſera plus modeſte & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la na-

ture, & même ſur le bon ordre de la ſociété; mais les premiers ſeront toujours préférés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magiſtrat de ſon âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſçavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens : il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à LOUIS XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de ſon ſiécle, ou de celui ci: *Sire, jai paſſé ma jeuneſſe à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſſe*

ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien : il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui

tient au bon caractère, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.



Portrait & Caractère de SOPHIE, *ou de la Compagne future d'*EMILE.

SOPHIE eſt bien née, elle eſt d'un bon naturel ; elle a le cœur très-ſenſible, & cette extrême ſenſibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à moderer. Elle a l'eſprit moins juſte que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable ; une phyſionomie qui promet une ame & qui ne ment pas ; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter ſans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent ; d'autres ont à plus grande meſure celles qu'elle a ; mais nulle n'a des qualités mieux aſſorties pour faire un heureux

caractère. Elle ſçait tirer parti de ſes défauts mêmes, & ſi elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'eſt pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes & les belles femmes ſont mécontentes d'elles-mêmes. A peine eſt-elle jolie au premier aſpect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus impoſante; mais on ne ſçauroit avoir une taille mieux priſe, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une phyſionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéreſſe, elle charme, & l'on ne ſçauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; ſa mere n'a point d'autre femme de

chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour ſe mettre avec avantage, mais elle hait les riches habillemens, on voit toujours dans le ſien la ſimplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui ſied. Elle ignore quelles ſont les couleurs à la mode, mais elle ſçait à merveille celles qui lui ſont favorables. Il n'y a pas une jeune perſonne qui paroiſſe miſe avec moins de recherche, & dont l'ajuſtement ſoit plus recherché ; pas une piéce du ſien n'eſt priſe au hazard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure eſt très-modeſte en apparence & très-coquette en effet ; elle n'étale pas ſes charmes, elle les couvre, mais en les couvrant elle ſçait les faire imaginer. En la voyant, on dit : voilà une fille modeſte & ſage ; mais tant qu'on reſte auprès d'elle, les yeux & le cœur errent ſur toute ſa perſonne, ſans qu'on puiſſe

les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajuſtement ſi ſimple n'eſt mis à ſa place que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les ſent & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'eſt contentée d'exercer ſa jolie voix à chanter juſte & avec goût, ſes petits pieds à marcher légerement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes ſortes de ſituations ſans gêne & ſans mal-adreſſe.

Ce que Sophie ſçait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne ſçache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir ; mais le travail qu'elle préfere à

tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office; elle ſçait le prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle ſçait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle, elle apprend à gouverner la ſienne; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſçait jamais bien commander que ce qu'on ſçait exécuter ſoi-même: c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi. Pour Sophie, elle ne va pas ſi loin: ſon premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à remplir. Son unique vue

eſt de ſervir ſa mere & de la ſoulager d'une partie de ſes ſoins.

Sophie a l'eſprit agréable ſans être brillant, & ſolide ſans être profond, un eſprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à ſoi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne ſoit pas fort orné, ſelon l'idée que nous avons de la culture de l'eſprit des femmes: car le ſien ne s'eſt pas formé par la lecture; mais ſeulement par les converſations de ſon pere & de ſa mere, par ſes propres réflexions, & par les obſervations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vû. Sophie a naturellement de la gaieté; elle étoit même folâtre dans ſon enfance; mais peu-à-peu ſa mere a pris ſoin de réprimer ſes airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop ſubit n'inſtruisît du moment qui l'avoit ren-

du néceſſaire. Elle eſt donc devenue modeſte & réſervée même avant le tems de l'être ; & maintenant que ce tems eſt venu, il lui eſt plus aiſé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui ſeroit de le prendre, ſans indiquer la raiſon de ce changement : c'eſt une choſe plaiſante de la voir ſe livrer quelquefois par un reſte d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe ; elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de

s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappelle & diſe un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprices. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le tems de revenir à elle, & ſa maniere d'effacer ſon tort lui en fera preſque un mérite. Si on la punit, elle eſt docile & ſoumiſe, & l'on voit que la honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais ſi franchemen & de ſi bonne grace, qu'il n'eſt pas poſſible d'en garder la rancune. Elle baiſeroit la terre devant le dernier domeſtique, ſans que cet abaiſſement

lui fît la moindre peine, & si-tôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice : vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve, & se révolte en eux contre l'injustice; la nature ne les fit point pour la tolérer.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion; ou plutôt, ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entiere à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur

ce

ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe, en lui diſant toujours : » Ma fille, ces connoiſſan-» ces ne ſont pas de votre âge ; votre » mari vous en inſtruira quand il ſera » tems ». Du reſte, au lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de ſi beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuſe lui paroît preſqu'égale aux anges ; elle l'aime comme la ſeule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que miſere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deshonnête ; elle l'aime enfin comme chere à ſon reſpectacle pere, à ſa tendre & digne mere ; non contens d'être heureux de

leur propre vertu, ils veulent l'être auſſi de la ſienne, & ſon premier bonheur à elle-même eſt l'eſpoir de faire le leur. Tous ces ſentimens lui inſpirent un enthouſiaſme qui lui éleve l'ame, & tient tous ſes petits penchans aſſervis à une paſſion ſi noble. Sophie ſera chaſte & honnête juſqu'à ſon dernier ſoupir ; elle l'a juré dans le fond de ſon ame, & elle l'a juré dans un tems où elle ſentoit déjà tout ce qu'un tel ſerment coûte à tenir: elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, ſi ſes ſens étoient faits pour régner ſur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoiſe, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amuſement & non le plaiſir. Le ſeul beſoin d'aimer la dévore, il vient la diſtraire & troubler ſon cœur dans les fêtes ; elle a perdu ſon ancienne gaieté ;

les folâtres jeux ne ſont plus faits pour elle : loin de craindre l'ennui de la ſolitude, elle le cherche : elle y penſe à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une Cour, mais un Amant ; elle aime mieux plaire à un ſeul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en ſa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain ſe change en huée.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes ; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état ; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des

abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſçait : c'eſt un honneur qu'elle croit devoir à ſon ſexe ; & pour celles dont elle ne ſçait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde ; mais elle eſt obligeante, attentive & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervi aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai

défir de plaire, & qui plaît. Elle ne fçait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle eft très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avife encore moins de tourner des phrafes. Pour une attention, pour une politeffe établie, elle répond par une révérence ou par un fimple, *je vous remercie*: mais ce mot dit de fa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai fervice elle laiffe parler fon cœur, & ce n'eft pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais fouffert que l'ufage françois l'affervît au joug des fimagrées, comme d'étendre fa main en paffant d'une chambre à l'autre fur un bras fexagenaire qu'elle auroit grande envie de foutenir. Quand un galant mufqué lui offre cet impertinent fervice, elle laiffe l'officieux bras fur l'efcalier & s'élance en deux fauts

dans la chambre, en difant qu'elle n'eſt pas boiteuſe. En effet, quoiqu'elle ne ſoit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts: elle a les pieds aſſez petits pour s'en paſſer.

Non-ſeulement elle ſe tient dans le ſilence & dans le reſpect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-deſſus d'eux que par obéiſſance, & reprendra la ſienne au-deſſous ſi-tôt qu'elle le pourra; car elle ſçait que les droits de l'âge vont avant ceux du ſexe, comme ayant pour eux le préjugé de la ſageſſe, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de ſon âge, c'eſt autre choſe; elle a beſoin d'un ton différent pour leur en impoſer, & elle ſçait le prendre ſans quitter l'air modeſte qui lui convient. S'ils ſont modeſtes & réſervés eux-mêmes, elle gar-

dera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sçait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec

une colere apparente, mais avec un ironique applaudiſſement, qui déconcerte ; ou d'un ton froid, auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ſes gentilleſſes, la loue avec eſprit ſur le ſien, ſur ſa beauté, ſur ſes graces, ſur le prix du bonheur de lui plaire, elle eſt fille à l'interrompre en lui diſant poliment : » Monſieur, j'ai grand'peur de » ſçavoir ces choſes-là mieux que vous; » ſi nous n'avons rien de plus curieux » à dire, je crois que nous pouvons finir ici l'entretien. » Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis ſe trouver à vingt pas de lui, n'eſt pour elle que l'affaire d'un inſtant. Demandez à vos agréables, s'il eſt aiſé d'étaler ſon caquet avec un eſprit auſſi rebours que celui-là.

Ce n'eſt pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce ſoit tout de bon, & qu'elle puiſſe croire qu'on

qu'on penſe en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de ſon mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé ſur l'eſtime peut flatter ſon cœur altier : mais tout galant perſifflage eſt toujours rebuté ; Sophie n'eſt pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

PENSÉES MORALES.

On ne peut réfléchir ſur les mœurs, qu'on ne ſe plaiſe à ſe rappeller l'image de la ſimplicité des premiers tems. C'eſt un beau rivage paré des ſeules mains de la nature, vers lequel on tourne inceſſamment les yeux, & dont on ſe ſent éloigner à regret.



La ſeule leçon de Morale qui con-

vienne à l'enfance & la plus importante à tout âge, eſt de ne jamais faire de mal à perſonne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'eſt ſubordonné à celui là, eſt dangereux, faux, contradictoire. Qui eſt-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent miſérables, & de-là viennent toutes nos calamités. Les plus ſublimes vertus ſont négatives : elles ſont auſſi les plus difficiles, parce qu'elles ſont ſans oſtentation, & au-deſſus même de ce plaiſir ſi doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O quel bien fait néceſſairement à ſes ſemblables celui d'entre eux, s'il en eſt un, qui ne leur fait jamais de mal! de quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractere il a beſoin pour cela! Ce n'eſt pas en raiſonnant ſur cette maxime, c'eſt en tâ-

chant de la pratiquer, qu'on ſent combien il eſt grand & pénible d'y réuſſir.



Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la ſociété humaine le moins qu'il eſt poſſible; car dans l'état ſocial le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre. Ce rapport eſt dans l'eſſence de la choſe & rien ne ſçauroit le changer; qu'on cherche, ſur ce principe lequel eſt le meilleur de l'homme ſocial ou du ſolitaire. Un auteur illuſtre dit qu'il n'y a que le méchant qui ſoit ſeul; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui ſoit ſeul : ſi cette propoſition eſt moins ſententieuſe, elle eſt plus vraie & mieux raiſonnée que la précédente. Si le méchant étoit ſeul, quel mal feroit-il? C'eſt dans la ſociété qu'il dreſſe ſes machines pour nuire aux autres.



Il faut étudier la ſociété par les hommes, & les hommes par la ſociété : ceux qui voudront traiter ſéparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles paſſions en doivent naître. On voit que c'eſt réciproquement par le progrès des paſſions que ces relations ſe multiplient & ſe reſſerrent. C'eſt moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque déſire peu de choſes tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains deſirs avec nos beſoins phyſiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la ſociété humaine, ont toujours pris les effets pour les cau-

ſes, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raiſonnemens.



Il n'y a point de connoiſſance morale qu'on ne puiſſe acquérir par l'expérience d'autrui ou par la ſienne. Dans le cas où cette expérience eſt dangereuſe, au lieu de la faire ſoi-même, on tire ſa leçon de l'hiſtoire.



N'allons pas chercher dans les livres des principes & des régles que nous trouverons plus ſûrement au-dedans de nous. Laiſſons-là toutes ces vaines diſputes des Philoſophes ſur le bonheur & ſur la vertu; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & propoſons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains ſyſtêmes à ſuivre.



Celui qui a tâché de vivre de maniere à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi. Qui s'en dort dans le sein d'un pere, n'est pas en souci du réveil.



On diroit aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O! soyons bons premierement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés; c'est après qu'ils l'ont parcourue.



Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.



La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.



Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.



Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.



Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.



On perd tout le tems qu'on peut mieux employer.



C'est un second crime de tenir un serment criminel.



Un état permanent eſt-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaiſir de la poſſeſſion, qui s'uſe par elle.



Les chagrins & les peines peuvent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne ſçait pas quelle douceur, c'eſt de s'attendrir ſur ſes propres maux & ſur ceux des autres. La ſenſibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de ſoi-même indépendant de la fortune & des événemens.



Le pays des chimeres, eſt en ce monde, le ſeul digne d'être habité; & tel eſt le néant des choſes humaines, que hors

l'être exiſtant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'eſt pas.



La pure Morale eſt ſi chargée de devoirs ſeveres que, ſi on la ſurcharge encore de formes indifférentes, c'eſt preſque toujours aux dépens de l'eſſentiel. On dit que c'eſt le cas de la plûpart des Moines, qui, ſoumis à mille régles inutiles, ne ſçavent ce que c'eſt qu'honneur & vertu.



Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de ſa propre eſtime.



Si la véritable jouiſſance de l'ame eſt dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, ſans être forcé de ſe haïr lui-même?



Il n'y a d'asyle sûr que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir.



Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.



L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal.



L'abus du sçavoir produit l'incrédulité. Tout Sçavant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mé-

ne à l'eſprit-fort, comme l'aveugle dévotion au fanatiſme.



L'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

Tel eſt le ſort de l'Humanité; la raiſon nous montre le but, & les paſſions nous en écartent.



Tout eſt ſource de mal au-delà du néceſſaire phyſique. La nature ne nous donne que trop de beſoins; & c'eſt au moins une très-haute imprudence de les multiplier ſans néceſſité, & mettre ainſi ſon ame dans une plus grande dépendance.

Le premier pas vers le vice eſt de mettre du myſtère aux actions innocentes;

& quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres; c'est celui-ci: » Ne fais » ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles » que tout le monde voye & entende; « & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.



C'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui la faisoit aimer.



Il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice.



Le ſage obſerve le déſordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'obſerve & montre ſur ſon viſage attriſté la douleur qu'il lui cauſe ; mais quant aux déſordres particuliers, il s'y oppoſe ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autoriſent de ſa préſence.



Les illuſions de l'orgueil ſont la ſource de nos plus grands maux : mais la contemplation de la miſere humaine rend le ſage toujours modéré. Il ſe tient à ſa place, il ne s'agite point pour en ſortir, il n'uſe point inutilement ſes forces pour jouir de ce qu'il ne peut conſerver, & les employant toutes à bien poſſéder ce qu'il a, il eſt en effet plus puiſſant & plus riche de tout ce qu'il déſire de moins que nous. Etre mortel & périſſable, irai-je me former

des nœuds éternels ſur cette terre, où tout change, où tout paſſe, & dont je diſparoîtrai demain ?



La patience eſt amere ; mais ſon fruit eſt doux.



Il faut une ame ſaine pour ſentir les charmes de la retraite.



Une ame ſaine peut donner du goût à des occupations communes, comme la ſanté du corps fait trouver bons les alimens les plus ſimples.



L'eſprit s'étrécit à meſure que l'ame ſe corrompt.



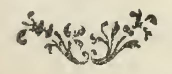
Quiconque rougit eſt déja coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.



Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine, & quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change ; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.



Souvent l'injustice & la fraude trouvent des protecteurs ; jamais elles n'ont le public pour elles : c'est en ceci que la voix du peuple est la voix de Dieu.



PENSÉES DIVERSES.

TANT de Livres d'hiſtoires, de relations, de voyages qu'on imprime, nous font négliger le livre du monde, ou ſi nous y liſons encore, chacun s'en tient à ſon feuillet.



On n'eſt curieux qu'à proportion qu'on eſt inſtruit.



L'ignorance n'eſt un obſtacle ni au bien ni au mal ; elle eſt ſeulement l'état naturel de l'homme.



L'ignorance n'a jamais fait de mal ; l'erreur ſeule eſt funeſte, & on ne s'égare point, parce qu'on ne ſçait pas, mais parce qu'on croit ſçavoir.

Naturel-



Naturellement l'homme ne penſe guères. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement.



L'étude uſe la machine, épuiſe les eſprits, détruit la force, endort le courage; & cela ſeul montre aſſez qu'elle n'eſt pas faite pour nous.



Rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.



Un ſot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'eſt jamais qu'après la ſottiſe.



Il n'y a qu'un géomètre & un ſot qui puiſſent parler ſans figures.



C'eſt une choſe bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour ſe défendre.



Il y a peu de phraſes qu'on ne puiſſe rendre abſurdes en les iſolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des Critiques ſubalternes ou envieux.



Il y a une gentilleſſe de ſtyle, qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à perſonne, & marque la prétention de celui qui s'en ſert.



Tout obſervateur qui ſe pique d'eſprit eſt ſuſpect. Sans y ſonger il peut ſacrifier la vérité des choſes à l'éclat des penſées, & faire jouer ſa phraſe aux dépens de la juſtice.



Il y a un certain uniſſon d'ames qui s'apperçoit au premier inſtant & qui produit bientôt la familiarité.



Le penſer mâle des ames fortes leur donne un idiôme particulier ; & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.



Le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.



C'eſt un excellent moyen de bien voir les conſéquences des choſes, que de ſentir vivement tous les riſques qu'elles nous font courir.



Quelquefois le myſtère a ſçû tendre

ſon voile au ſein de la turbulente joie & du fracas des feſtins.



La gourmandiſe eſt le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.



On peut réſiſter à tout, hors à la bienveillance; & il n'y a pas de moyen plus ſûr d'acquérir l'affection des autres que de leur donner la ſienne.



Que ceux qui nous exhortent à faire ce qu'ils diſent, & non ce qu'ils font, diſent une grande abſurdité! qui ne fait pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien; car le langage du cœur, qui touche & perſuade, y manque.



Les cœurs qu'échauffe un feu céleſte trouvent dans leurs propres ſenti-

mens une forte de jouiſſance pure & délicieuſe indépendante de la fortune & du reſte de l'univers.



Les conſolations indiſcrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.



C'eſt ſur-tout la continuité des maux qui rend leur poids inſupportable, & l'ame réſiſte bien plus aiſément aux vives douleurs qu'à la triſteſſe prolongée.



Un cœur malade ne peut guère écouter la raiſon que par l'organe du ſentiment.



Quand l'amour s'eſt inſinué trop avant dans la ſubſtance de l'ame, il eſt bien difficile de l'en chaſſer; il en ren-

force & pénetre tous les traits comme une eau forte & corrosive.



Un cœur languissant est tendre; la tristesse fait fermenter l'amour.



Le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment, que le ton le plus simple qu'on puisse prendre.



Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité ?



Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme; c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron

qu'eux & aux dépens duquel ils puiſſent ſe faire valoir.



On ne s'ennuie jamais de ſon état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les ſauvages ſont les moins curieux; tout leur eſt indifférent : ils ne jouiſſent pas des choſes, mais d'eux; ils paſſent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.



L'homme du monde eſt tout entier dans ſon maſque. N'étant preſque jamais en lui-même, il y eſt toujours étranger & mal à ſon aiſe, quand il eſt forcé d'y rentrer. Ce qu'il eſt n'eſt rien, ce qu'il paroît eſt tout pour lui.



C'eſt dans les appartemens dorés

qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le ſage en apprend les myſtères dans la chaumiere du pauvre.



Une des choſes qui rendent les prédications les plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde, ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſemens diſpoſés, ſi différens d'eſprit, d'humeur, d'âge, de ſexe, d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable ; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même diſcours fît ſur lui la même impreſſion.



Les récompenſes ſont prodiguées au bel eſprit, & la vertu reſte ſans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux diſcours, aucun pour les belles actions.



La liberté n'eſt dans aucune forme de gouvernement ; elle eſt dans le cœur de l'homme libre : il la porte par-tout avec lui ; l'homme vil porte par-tout la ſervitude.



Etre pauvre ſans être libre, c'eſt le pire état où l'homme puiſſe tomber.



Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.



Il n'y a point d'aſſociation plus commune que celle du faſte & de la léſine.



Par tout où l'on ſubſtitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne preſque toujours.



Jamais homme ſans défauts eut-il de grandes vertus?



Dans le nord les hommes conſomment beaucoup ſur un ſol ingrat; dans le midi ils conſomment peu ſur un ſol fertile. De-là naît une différence qui rend les uns laborieux, & les autres contemplatifs. La ſociété nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le ſol ingrat & les autres le pays fertile.



Je n'ai jamais vû d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans ſon

maintien. Cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines.



Le meilleur mariage expose à des hazards ; & comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage, un cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son état.



Une bonne mere s'amuse pour amuser ses enfans, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.



Il y a de la peine & non du goût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret dans sa malédiction, & qui, n'ayant ni qualité, ni sa-

veur, ne peuvent ni nourrir l'estomac ; ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris avec ses fourneaux & ses serres chaudes vient à bout de n'avoir sur sa table que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gêle, & des melons ambrés au cœur de l'hyver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd marron me seroit-il fort agréable? Le préfererois-je sortant de la poële, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & sans odeur, c'est moins parer l'hyver que déparer le printems ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la pre-

miere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés ; la Nature vit encore.



Combien d'illustres portes ont des suisses ou portiers qui n'entendent que par gestes, & dont les oreilles sont dans leurs mains !



Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit ; les autres y paient de leur personne, & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-là ne sont pas les pires.



Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés sim-

plement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours.



La chaſſe endurcit le cœur auſſi-bien que le corps; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte: les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des Forts, des remiſes: où l'un n'entend que roſſignols,

que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens : l'un n'imagine que Dryades & Nymphes ; l'autre que piqueurs, meutes & chevaux.



L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense ; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout.



On croit que la physionomie n'est qu'un simple developpement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & pren-

dre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.



Pour vivre dans le monde il faut sçavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, & prévoir si juste les évenemens, qu'on soit rarement trompé

dans les entreprifes, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moïens pour réuffir.

Les hommes ayant des têtes fi diverfement organifées, ne fçauroient être affectés tous également des mêmes argumens. Ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre; l'un, par fon tour d'efprit, n'eft frappé que d'un genre de preuves, l'autre ne l'eft que d'un genre tout différent. Tous peuvent bien quelquefois convenir des mêmes chofes; mais il eft très-rare qu'ils en conviennent par les mêmes raifons: ce qui montre combien la difpute en elle-même eft peu fenfée: autant vaudroit vouloir forcer autrui de voir par nos yeux.



Chaque âge a fes refforts qui le font mouvoir: mais l'homme eft toujours le

même. A dix ans il eſt mené par des gâteaux ; à vingt, par une maîtreſſe; à trente, par les plaiſirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la ſageſſe?

Si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre.

Il eſt bien difficile qu'un état ſi contraire à la nature, tel que le célibat, n'amene pas quelque déſordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte ſans ceſſe avec ſoi?

Le tems perd pour nous ſa meſure, quand nos paſſions veulent régler ſon cours à leur gré. La montre du ſage

eſt l'égalité d'humeur & la paix de l'ame; il eſt toujours à ſon heure, & il la connoît toujours.



La meilleure maniere de juger de ſes lectures, eſt de ſonder les diſpoſitions où elles laiſſent l'ame. Quelle ſorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ſes lecteurs au bien?

FIN.

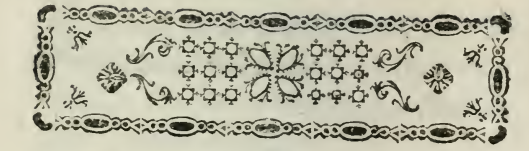


TABLE DES ARTICLES

Du ſecond Volume.

Fin de la Table.







